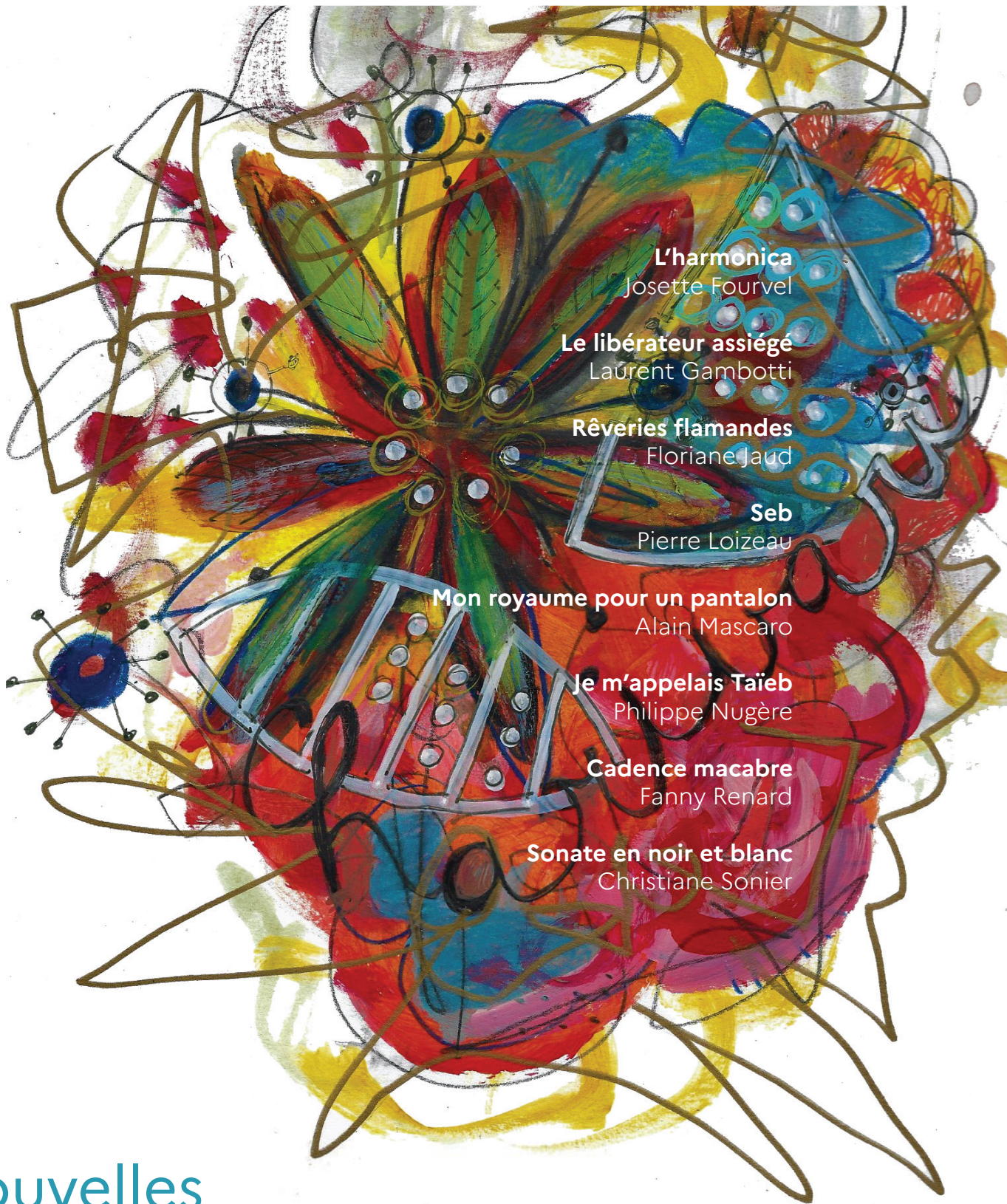




**ACADÉMIE
DE CLERMONT-FERRAND**

*Liberté
Égalité
Fraternité*



L'harmonica

Josette Fourvel

Le libérateur assiégé

Laurent Gambotti

Rêveries flamandes

Floriane Jaud

Seb

Pierre Loizeau

Mon royaume pour un pantalon

Alain Mascaro

Je m'appelais Taïeb

Philippe Nugère

Cadence macabre

Fanny Renard

Sonate en noir et blanc

Christiane Sonier

Nouvelles
Charivari

Charivari

Charivari

Illustration de couverture : Bénédicte Haudebourg

Réalisation :

Rectorat de l'académie de Clermont-Ferrand - Service communication
3 avenue Vercingétorix
63033 Clermont-Ferrand cedex 1
Tél. : 04 43 57 21 00

Impression :

Mai 2021 - Service reprographie du rectorat
200 exemplaires

© Rectorat de l'académie de Clermont-Ferrand

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, au terme de son article L 122-5, d'une part que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées », « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français de l'exploitation du droit de copie, constituerait donc une contrefaçon, c'est-à-dire un délit : « La contrefaçon en France d'ouvrages publiés en France ou à l'étranger est punie de trois ans d'emprisonnement et de 300 000 € d'amende. » (articles L 335-2 et L 335-3).



Sommaire

Avant-propos	4
<i>Karim Benmiloud, recteur de l'académie de Clermont-Ferrand</i>	
Préface	5
<i>Franck Bouysse</i>	
L'harmonica	7
<i>Josette Fourvel</i>	
Le libérateur assiégé	13
<i>Laurent Gambotti</i>	
Rêveries flamandes	17
<i>Floriane Jaud</i>	
Seb	21
<i>Pierre Loizeau</i>	
Mon royaume pour un pantalon	25
<i>Alain Mascaro</i>	
Je m'appelais Taïeb	29
<i>Philippe Nugère</i>	
Cadence macabre	33
<i>Fanny Renard</i>	
Sonate en noir et blanc	37
<i>Christiane Sonier</i>	

Avant-propos

Je suis cette année particulièrement fier et heureux de vous présenter le recueil issu du concours de nouvelles de l'académie de Clermont-Ferrand. Les circonstances que nous connaissons depuis le printemps 2020 ont beaucoup sollicité le dynamisme et l'engagement des personnels, qui, avec autant de ténacité que d'inventivité, ont réussi à préserver la qualité de notre système éducatif, pour le plus grand bénéfice des élèves qui nous sont confiés. On aurait pu craindre que toutes les énergies aient été absorbées par ce seul objectif : or, non seulement la participation au concours se situe à un très bon niveau, mais encore les textes sont-ils de grande qualité.

La sélection que vous allez découvrir dans ce recueil s'avère tout à fait significative. Les auteurs de nouvelles ont réussi à s'abstraire d'un contexte aussi oppressant qu'envahissant pour inventer des histoires propres à emporter le lecteur et à susciter son émotion. Le point commun qui réunit tous ces textes très variés, c'est leur capacité à rendre compte de l'humain dans ce qu'il a de plus vrai et de plus profond, qu'il s'agisse de ses blessures et de ses fêlures ou au contraire de sa propension à l'empathie et de son effort incessant pour garder en toutes circonstances la tête haute. Sans qu'à aucun moment l'épidémie actuelle soit jamais évoquée, ce recueil nous parle de la fragilité de l'être humain et de sa capacité à trouver la force de supporter avec dignité les épreuves les plus cruelles : en ce sens, il ne saurait être plus solidement inscrit dans son temps. Que les auteurs de l'académie soient profondément remerciés pour ces instants de grâce qu'ils promettent à leurs lecteurs !

Karim Benmiloud
Recteur de l'académie de Clermont-Ferrand

Préface

Fuir le tumulte

Je me souviens avoir entendu l'histoire de ce marin rentrant au port après un long voyage, et qui, apercevant femme et enfants criant son nom sur le ponton, vire de bord et regagne le large.

Ecrire, c'est désirer la haute mer plutôt que les bonaces, l'inconnu droit devant. Une nouvelle, un roman, c'est toujours un voyage au cours duquel l'écrivain passe du calme à la tempête, naviguant parfois à vue, s'inspirant aussi d'anciennes cartes pour mieux tracer sa propre route. Capitaine mettant à la voile, accompagné d'un équipage de marins assurant la manœuvre, parfois aussi de clandestins dont il découvre la présence pendant la traversée, et avec qui il devra composer.

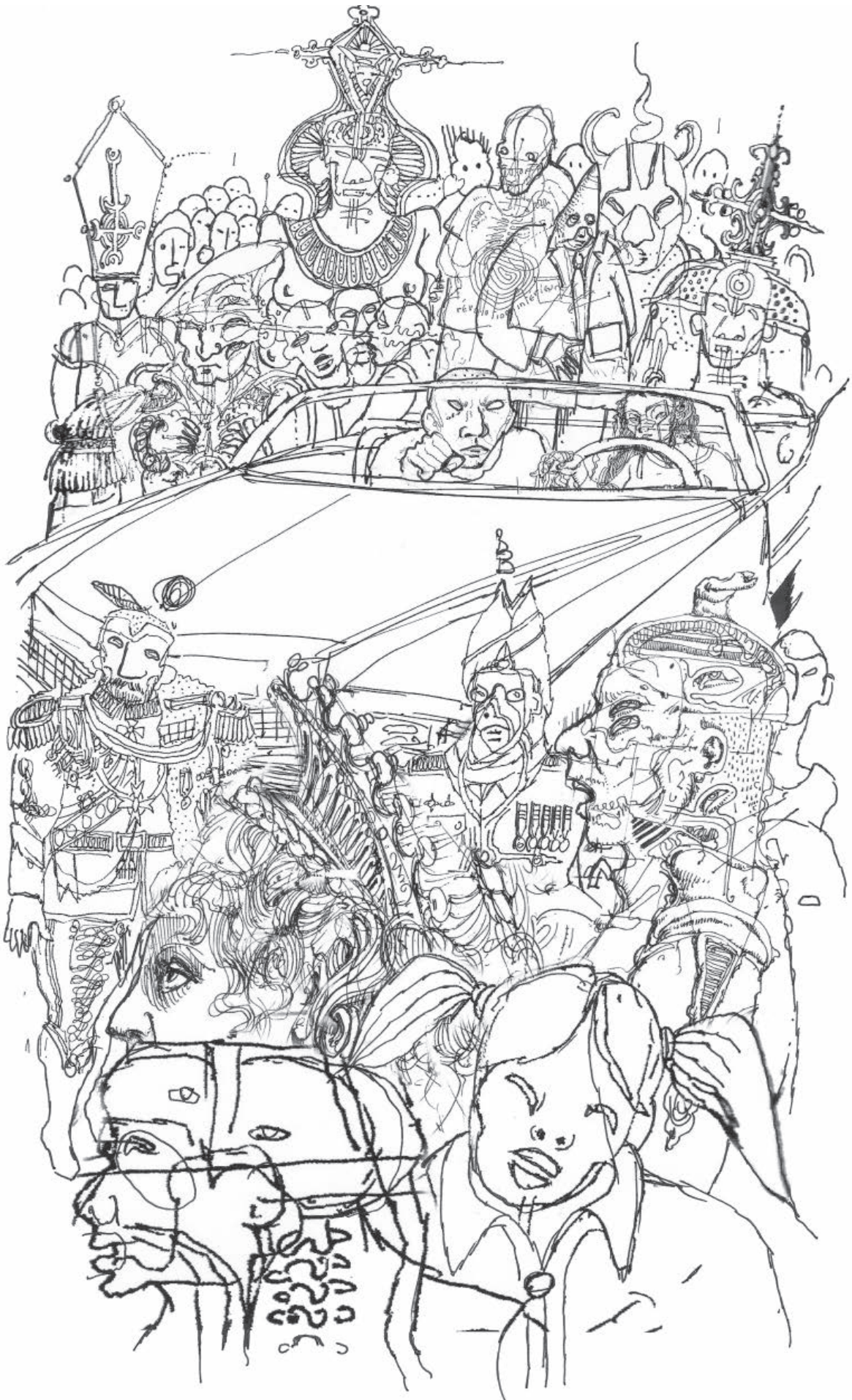
« L'eau a créé l'homme pour aller d'un point à un autre », écrit Rodrigo Fresan dans *La vitesse des choses*. L'homme a créé l'art pour s'abstraire de la pesanteur terrestre. C'est bien le mal de terre qui guette l'écrivain. Il tangué sur le sol, maladroit comme l'Albatros échoué sur le pont du navire, lourd d'une vie qui ne lui suffit pas. Il a besoin d'embarquer, de larguer les amarres, d'affronter les courants amis ou contraires, de se laisser porter par les vents et encore de subir l'immobilité la plus totale.

Ecrire, c'est naviguer, c'est faire souvent naufrage, couler, remonter, respirer, s'accrocher à un morceau d'épave, assembler quelques planches griffées de signes mystérieux provenant de bateaux ayant appartenu à de grands capitaines disparus, les lier entre elles pour construire une nouvelle embarcation ou un simple radeau. Continuer, s'obstiner en fuyant les navires de commerce et leurs routes trop souvent empruntées.

Ecrire, c'est suivre un cap intime, sans savoir où il mènera, ni ce que l'on va rencontrer en chemin, escorté par une flottille de mots toujours plus conséquente, toujours plus étonnante, et jeter l'ancre près d'une île au trésor.

Au lecteur de monter à bord de ces navires de papier que sont les nouvelles qui composent ce recueil, autant d'îles à rejoindre et autant de trésors à découvrir.

Franck Bouysse



L'harmonica

Elle a crié, martelé la porte de ses poings. En vain. Elle ne sait pas pourquoi on l'a enfermée dans cette pièce inconnue aux fenêtres aveugles. Pas de meuble, hormis une table et deux chaises. Dans sa tête c'est le chaos : des cris, des éclats de rire, le son d'un harmonica se chevauchent, se mélangent dans un tourbillon inextricable. Elle ne comprend pas ce qui lui arrive, un sanglot monte de sa gorge, des larmes glissent sur son visage crispé qui garde encore les rondeurs de l'enfance.

La porte s'est ouverte avec un léger grincement. Elle lance un regard égaré sur la silhouette qui se dessine à l'entrée de la pièce. Une voix s'élève, un peu cassée.

« Bonjour Cléonie. Je suis contente de te revoir. »

Elle fixe la femme qui s'avance lentement, un verre dans une main, un porte-documents dans l'autre.

« Tu te souviens de moi ? Je suis le docteur Duval. Tu venais à mon cabinet tous les mardis. »

Ces mots ont du mal à prendre forme dans le désordre de sa tête, ils flottent, petites choses inertes, vides de sens. Elle enfouit son visage dans ses mains avec un gémissement.

« Viens. » murmure la femme en la prenant doucement aux épaules pour l'asseoir sur une chaise.

« Ça va aller Cléonie, reprend-elle en lui tendant le verre. Bois, et après on parlera toutes les deux. Tu veux bien ? »

Elle acquiesce, avale docilement le liquide légèrement amer. En face d'elle, la femme extrait un dossier de sa serviette et commence à le compulsier. Une ride se creuse parfois entre ses sourcils. Les minutes s'égrènent... Petit à petit, la tempête qui secouait son crâne s'apaise. Elle ignore encore pourquoi on la retient prisonnière dans cette pièce mais peu à peu la mémoire refait surface, bribes par bribes.

« Raconte Cléonie. »

Assise sur le vieux tapis aux couleurs fanées, elle jouait de l'harmonica en sourdine, les yeux rivés sur le portrait de son père accroché au mur au milieu des photos des jours heureux, les photos bonheur comme elle les appelait. Chacune représentait un petit morceau de vie. Elle aimait particulièrement celle où son père jouait de l'harmonica, appuyé contre le tronc du vieux poirier. Elle se pelotonnait contre lui et il jouait pour elle, rien que pour elle tandis qu' Eliane, sa mère, assise sur la terrasse fumait en feuilletant un magazine. Tant de bonheur aujourd'hui disparu.

Du séjour lui parvenait le vacarme de la télévision avec, en contrepoint, le rire gras de Fred, le compagnon de sa mère. Elle l'imagina, avachi dans le fauteuil de son père, avalant sa dixième bière de la journée, puant la sueur dans son tee-shirt crasseux, son regard bovin fixé sur le petit écran. Puis des appels, des rires sonores avaient envahi le couloir. Les amis de Fred. Un panel d'individus débraillés et bruyants qui allaient et venaient dans la maison, semant le désordre, fumant et abandonnant leurs mégots un peu partout, buvant des bières et racontant des histoires salaces qui ne faisaient rire qu'eux, lutinant parfois sa mère qui se défendait d'une petite tape amicale. Certains, au creux de la vague, s'installaient pendant quelques jours, aidant Fred à dépecer les épaves qui encombraient la cour et une partie du jardin, ou dévidant leurs malheurs dans l'oreille compatissante de sa mère.

Autrefois havre de paix, cocon où l'on s'épanouissait dans la sérénité, la maison était devenue un tourbillon de visages, de bruits insolites, de cascades de rires dans la fumée bleutée des cigarettes.

Dès son retour du collège, elle s'isolait dans sa chambre, s'emparait de l'harmonica et passait des heures à imaginer des mélodies, comme le faisait son père. Elle ne touchait plus à ses cours. Dès qu'elle ouvrait un livre, son cerveau se mettait en veille. Son regard glissait sur les pages qui demeuraient obstinément muettes ;

les mots s'étaient échappés. La chute vertigineuse de ses notes l'indifférait et d'ailleurs personne ne s'en préoccupait.

Personne à qui parler. Ses amies avaient intégré le lycée de la ville voisine, elle, elle redoublait sa dernière année de collègue. Elle essayait souvent les quolibets de ses camarades de cours.

« Tu habites dans une casse ? » avait interrogé Alicia, une nouvelle élève, d'un ton méprisant. Une vague de rires moqueurs avait déferlé et elle avait serré les dents devant l'affront, maudissant Fred qui saccageait la vie qu'elle peinait à se rebâtir jour après jour.

Sa voix se casse, des larmes d'humiliation lui brûlent les yeux. La femme cesse d'écrire et l'observe en silence un long moment. Elle soupire.

« Et après ?

– Après ? Mario, le frère de Fred est revenu.

– Raconte. » encourage la femme avec douceur.

Ce jour-là, c'était la fête. Mario était de retour avec pour tout bagage une guitare trouvée on ne savait où. Ils avaient improvisé un barbecue dans le jardin et pendant que les saucisses grillaient, la danse des bouteilles allait bon train. Les verres ne cessaient de se remplir et de se vider. Ils parlaient tous à la fois, au summum de l'excitation. Au milieu de ce vacarme, sa mère, les yeux charbonneux, moulée dans une robe trop serrée, déjà un peu grise, trinquait avec tous, vidait son verre sous les acclamations avant de le remplir à nouveau. Mario tentait de gratter quelques notes sur sa guitare visiblement désaccordée, encouragé par son auditoire. Soudain Fred s'était dressé en criant d'une voix légèrement pâteuse.

« Les gars, ça manque de musique. Il nous faut un orchestre ! »

Il avait brandi son verre sous une salve d'acclamations.

« Je jouais du saxo autrefois, avait annoncé le dénommé Chris.

– C'est bien ça, faut que ça fasse du bruit, avait approuvé Fred.

– Pourquoi pas un biniou ? avait plaisanté Léo, le grand rouquin, et tous avaient hurlé de rire.

– Une batterie si on veut du bruit, avait suggéré Mario.

– J'ai ce qu'il faut ! » avait glapi Alex, enfourchant aussitôt sa vieille Motobécane.

Elle avait assisté à leur délire musical depuis la fenêtre de sa chambre, imaginant déjà le vacarme qui allait s'ensuivre. L'image de sa mère, s'enivrant sans vergogne au milieu de cette bande d'énergumènes, la pétrifiait de honte. Elle avait écrasé la larme qui roulait sur sa joue, contemplé longuement les photos bonheur, puisant dans le sourire de son père la force de continuer le chemin. Avant de partir en cours, elle avait caressé l'harmonica, effleurant du bout des doigts la silhouette de l'oiseau gravé dessus, ailes déployées, volant vers d'autres cieux. Image prémonitoire. Elle l'avait glissé dans le tiroir de sa commode, sous un pull ayant appartenu à son père qu'elle gardait là comme un talisman.

Aucune moquerie n'avait salué son arrivée. Sean, un nouvel élève, retenait toute l'attention d'Alicia et de sa bande. Réserve, il gardait ses distances, répondant aux questions par monosyllabes.

« C'est monsieur oui et non, » avait ironisé Alicia.

Mais elle, elle avait croisé son regard alors qu'ils se groupaient pour remonter en cours et elle y avait décelé une blessure encore douloureuse. Elle avait esquissé un sourire avant de gravir l'escalier à ses côtés.

A son retour, la fête se poursuivait en musique. Alex tapait allègrement sur une vieille lessiveuse à l'aide d'une louche, le saxo de Chris émettait des plaintes déchirantes, Mario tentait d'accorder sa guitare récalcitrante et les castagnettes de Léo claquaient avec ardeur. Cette cacophonie agressait l'oreille et elle se hâtait afin de regagner sa chambre quand un autre son l'avait clouée sur place. Elle était revenue sur ses pas, s'était approchée de la terrasse. La vue de Fred avec dans ses mains l'harmonica de son père l'avait enflammée comme une torche. Elle s'était ruée sur lui pour lui arracher le petit instrument et il l'avait repoussée avec brutalité.

« Voleur, voleur... » avait-elle crié en se jetant à nouveau sur lui mais il l'avait précipitée à terre d'une violente bourrade.

« Ta fille est folle ! » avait-il vociféré à l'adresse d'Eliane qui assistait à la scène, médusée.

Un peu étourdie, elle s'était redressée.

« Je veux mon harmonica ! avait-elle hurlé, revenant à la charge mais sa mère s'était interposée :

– Tais-toi et file dans ta chambre ! » accompagnant ses paroles d'une gifle magistrale.

Elle avait compris que la bataille était perdue et elle avait refoulé ses larmes, tiré une dernière flèche.

« Tu trahis mon père, tu mérites... un châtement ! » avait-elle ajouté tout bas et elle s'était réfugiée dans sa chambre, la gorge nouée par les sanglots et la joue en feu.

Le lendemain, Fred et Mario avaient déménagé sa chambre au rez-de-chaussée, dans une petite pièce jouxtant le garage. Elle avait ravalé sa rancune et sa colère, s'appliquant à rebâtir son univers. Manquait l'harmonica. Ne plus le toucher, ne plus le faire vibrer, c'était comme si son père disparaissait une seconde fois. Elle épiait les allées et venues, se glissait au premier étage au moment opportun mais nulle trace de l'instrument. Souvent, le soir, elle surveillait la terrasse où s'agitaient les pseudo-musiciens, espérant une opportunité, guettant un moment d'inattention. C'était devenu une lutte sans merci et elle était déterminée à la remporter.

En cours, elle tentait en vain de fixer son attention. Son esprit voltigeait comme un oiseau prisonnier. Un soir, à la sortie, Sean s'était approché d'elle.

« Ça peut t'aider pour ton devoir de maths. » lui avait-il déclaré en lui tendant une feuille. Ils avaient rejoint le parc à vélos en bavardant.

« Viens au charivari dimanche » lui avait-elle proposé.

Il avait haussé les sourcils, un peu interloqué.

« Charivari ?

– Tu verras, c'est très drôle. » Et elle avait enfourché son vélo avec un petit signe d'adieu.

Elle avançait à grands pas sur le trottoir où le soleil, jouant à travers les branches des platanes, éparpillait une moisson de taches dorées. La musique semblait éclater de partout. C'était la fête, une fête un peu folle, farfelue, où l'étrange côtoyait le merveilleux, où toutes les excentricités étaient les bienvenues. Un tohu-bohu, comme son père aimait à le dire. Elle l'imaginait, sa haute stature un peu voûtée, marchant à ses côtés comme autrefois. Une calèche, tirée par un cheval pommelé, la dépassa dans un joli tintement de clochettes et de grelots. Une foule bruyante et bigarrée avait envahi le trottoir, en marche vers le centre-ville.

Elle avait bifurqué et pris la direction du jardin public, un endroit paisible, avec ses grands arbres et ses massifs de fleurs, où l'attendait Sean. Elle avait tout de suite repéré sa mince silhouette devant la pièce d'eau où s'ébattaient les cygnes et les canards. Elle s'était approchée et il avait souri.

« Regarde, on dirait un tableau de Monet. »

En face, deux jeunes femmes vêtues de longues robes vaporeuses se promenaient le long de l'eau en jouant avec leurs ombrelles. D'autres femmes arrivaient, se joignant à elles avec des exclamations et des éclats de rire.

Ils avaient contemplé la scène en silence puis, de concert, avaient flâné le long des allées en bavardant. Sean, intrigué, voulait tout savoir sur cette drôle de fête et elle, heureuse de faire revivre ses souvenirs, racontait les anecdotes engrangées depuis son enfance. Brusquement, un ours avait jailli d'une haie, suivi de son dresseur, dans un fracas de branches brisées. Ils s'étaient figés, paralysés par la surprise et la peur, puis avaient éclaté de rire quand l'ours avait pris la parole et présenté ses excuses. Après un petit coup de baguette sur son derrière, il avait poursuivi son chemin en se dandinant, à la recherche d'autres victimes. Riant encore de leur mésaventure, ils avaient quitté le jardin et déambulé le long des rues, se laissant porter par la foule. Ils avaient croisé un couple de mariés avec à leurs trousses une horde d'individus tapant sur des casseroles.

« Elle est trop jeune pour lui, avait-elle commenté en riant.

– Et trop belle aussi ! » avait ajouté Sean.

D'une rue transversale avait surgi un imposant cortège de sorcières marchant au pas avec une marmite sous le bras qu'elles frappaient en cadence à l'aide d'une louche. Ils avaient filé, fuyant ces créatures maléfiques et découvert sur une petite place nichée sous un bouquet d'arbres, un monde enchanté où folâtraient fées, princes et princesses au son d'une harpe, sous les yeux émerveillés des enfants. Elle aussi, un jour, avait dû avoir ces yeux-là.

Plus tard, ils avaient dégusté une barbe à papa, juchés sur un muret. Un drôle de monsieur Seguin, promenant une chèvre noire accompagnée d'un chien blanc qui ressemblait curieusement à un loup, les avait salués.

« Il les a peints ! » avait plaisanté Sean.

Elle avait éclaté de rire ; elle se sentait bien, profitant pleinement de cette brève parenthèse.

Mais lorsqu'ils avaient rejoint la grand-rue, tout avait basculé. Une brève pétarade avait éclaté, suivie de quelques coups de klaxon puis d'un tintamarre assourdissant... et familier. Elle s'était figée. Sous les huées et quelques applaudissements, une décapotable était apparue, toute cabossée, barbouillée de couleurs criardes, dotée d'une grappe de vieilles casseroles accrochée à l'arrière.

« Une Cadillac Eldorado ! » s'était exclamé Sean.

Autour d'eux fusaient les commentaires, les critiques, voire les insultes. Médusée, elle avait regardé sa mère, le volant dans une main, saluant la foule de l'autre avec la majesté d'une reine. Elle portait une robe blanche, comme une mariée ! A ses côtés, Fred, debout, endimanché, un énorme nœud papillon sous le menton, visiblement ivre, brandissait l'harmonica d'une main et invectivait ceux qui les huaient en levant le poing.

Derrière eux, crinière en bataille, chacun s'activait sur son instrument sauf Mario qui avait délaissé sa guitare pour taper sur la lessiveuse d'Alex. Et puis elle avait aperçu la pancarte « Just married » et son cœur avait failli s'arrêter. A ce moment-là, Alicia avait surgi, accompagnée de ses amies.

« C'est ta mère qui conduit la voiture ? »

Elle criait et quelques personnes autour d'elle avaient tourné la tête.

« Les voitures sont interdites, surtout les tas de ferraille », avait-elle ajouté, haussant encore le ton.

– Et les clodos aussi ! » avait renchéri l'une de ses amies.

Rouge de honte face aux regards qui la jugeaient, elle avait pris la fuite, se frayant un passage à travers la foule avec une seule idée : se cacher.

Allongée dans l'obscurité, elle avait attendu le lever du jour. Tout se bousculait dans sa tête ; les dérives de sa mère, les humiliations répétées et cette maison qui n'était plus celle de son père et qu'elle devait quitter. Ils devaient payer.

Arrivée en retard, on l'avait envoyée en permanence où elle avait patienté jusqu'à l'heure de la récréation. Elle s'était débrouillée pour sortir la dernière, abandonnant son sac désormais inutile. Dans la cour, elle avait immédiatement repéré Alicia bavardant avec ses amies. Elle l'avait saisie par les cheveux – ses jolis cheveux bouclés – l'avait violemment tirée vers elle et lui avait décoché un coup en plein visage. Les cris de sa victime et le sang qui coulait de son nez lui avaient procuré un tel plaisir qu'elle avait frappé une seconde fois avant de s'élaner en direction des cuisines et de s'échapper par la porte servant aux livraisons.

« Tu aurais pu lui fracturer le nez. »

La femme la regarde en fronçant les sourcils ; elle baisse la tête mais au fond elle ne regrette rien.

« Tu ne prends plus ton traitement n'est-ce pas ? »

Elle hausse les épaules. Fred avait décrété que c'était inutile et que les psys étaient des ânes. La femme secoue la tête en soupirant.

« Allez, continue. »

« Cléonie ! » Son nom avait claqué comme un coup de fouet. Elle avait poursuivi son chemin, ignorant Fred et Mario qui bricolaient sur une vieille camionnette.

« T'as pas cours ce matin ? » avait encore crié Fred en lâchant ses outils et se dirigeant vers elle. Elle avait hâté le pas et atteint le garage quand il l'avait saisie par un bras.

« Dis donc, tu sécherais pas les cours par hasard ? »

Il la secouait brutalement quand un grondement s'était élevé, se répercutant de loin en loin tandis que des nuées s'amoncelaient au-dessus d'eux.

« L'orage arrive ! » avait annoncé Mario.

Elle avait tenté en vain d'échapper à la poigne de Fred.

« Je vais te dresser moi ! » avait-il menacé. A ce moment, la voûte de nuages s'était déchirée dans un craquement sinistre et interminable. Fred l'avait lâchée en jurant. Dans le jardin, la foudre frappait les épaves les unes après les autres dans un grand charivari assorti d'éclairs bleutés.

« M... ! » s'était-il exclamé, sidéré.

Soudain, elle avait aperçu sa mère, remontant du fond du jardin, une panière à linge sous le bras, zigzagant entre les épaves.

« Pousse-toi de là ! » avait hurlé Fred.

Sa mère avait lâché la panière et couru au milieu des carcasses fumantes, bondissant parfois au-dessus des flammes naissantes. Fascinée, buvant le spectacle des yeux, elle avait pensé, jubilant intérieurement : « Joli charivari maman, tu l'as bien mérité ! »

Puis tout s'était arrêté, le silence était revenu.

« C'était un orage sec ! » avait expliqué Mario en déroulant le tuyau d'arrosage tandis que les autres avaient saisi des seaux. Profitant de la confusion, elle s'était éclipsée en direction de la décapotable. Les instruments étaient là, abandonnés. Elle avait failli hurler de joie quand sa main avait retrouvé le contact familial. Elle l'avait enfoui au fond de sa poche, et avait couru jusqu'à sa chambre. Là, elle avait empoigné le sac dissimulé sous son lit, enjambé la fenêtre et fui par le fond du jardin.

A présent elle se tait.

« Que s'est-il passé ensuite ? »

Elle ne sait pas, les souvenirs s'arrêtent là, comme un train au terminus.

« Tu as mis le feu à la maison n'est-ce pas ? »

Elle sursaute, se récrie.

« Non, c'est l'orage.

– Tu as mis le feu à la maison de ton père.

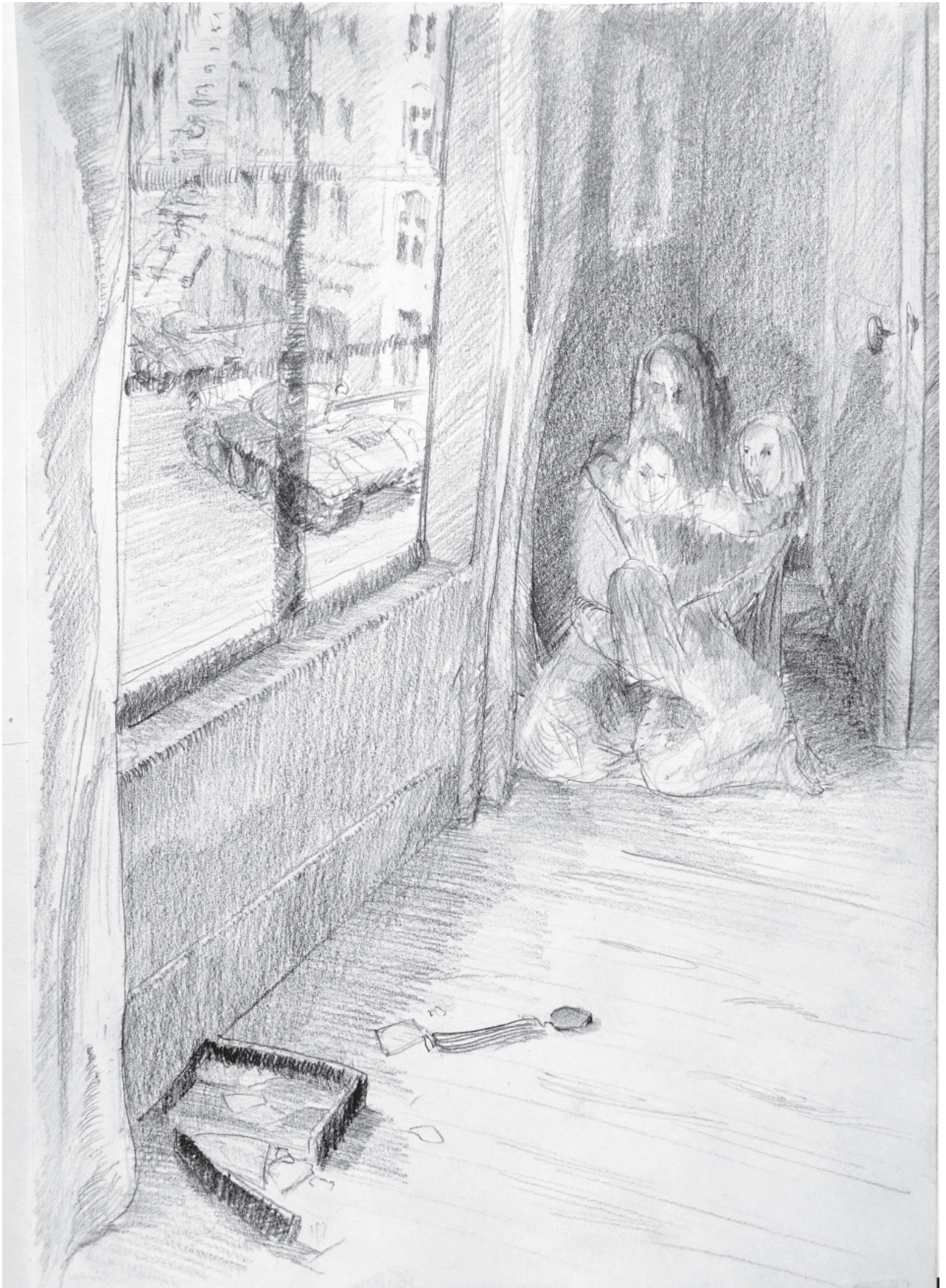
– Non, hurle-t-elle, ce n'était plus la maison de mon père. »

Elle s'écroule sur la table, la tête dans ses bras.

« Il n'y a pas eu de victimes, tu ne seras pas trop inquiétée. On va te soigner et t'envoyer dans un centre où l'on s'occupera de toi. Tu pourras emmener ton harmonica et tes photos. Tu pourras aussi recevoir des visites. »

Elle sourit : « Tiens, c'est pour toi. »

Elle a déplié la feuille, reconnu l'écriture de Sean. Juste quelques mots : « Tu m'apprendras à jouer de l'harmonica ? »



Le libérateur assiégé

Il était le feu. Il était l'horreur.
Il était le bruit et la fureur.
Les murs qui s'effritent, le béton qui craque.
La terre incandescente, le métal fondu...
... Il était cela.
Des grincements stridents, des craquements effrayants.
Un grondement continu, des détonations assourdissantes...
... Et cela aussi.
Dunkerque, 1944.
Il était là.

La brigade blindée tchécoslovaque faisait face à une ville meurtrie, saccagée, massacrée. Echappé de sa Bohême natale au moment de l'invasion de son pays par l'Axe du mal, il avait rejoint l'Angleterre avec quatre mille compagnons d'armes. Engagé dans la 51^{ème} division d'infanterie écossaise puis intégré à la 1^{ère} Armée canadienne, il avait débarqué en Normandie le 1er septembre 1944.

Pour sa patrie. Pour sa famille. Pour ses amis...
... Il était là.

Toutes les nuits, depuis plus de vingt ans, il est cela, il est là-bas.

Toutes les nuits, le spectacle macabre de l'horreur a tenu représentation dans ses rêves enfiévrés. Visions apocalyptiques de rues éventrées à coups d'obus, de maisons écroulées sous le poids des chars Cromwell. Des survivants faméliques qui errent sans but, sans espoir, attendant le prochain bombardement, attendant que la mort vienne les délivrer de la souffrance. Et toujours, résonnant dans la cabine de tir de son char anglais, le vacarme du moteur suralimenté, rythmé par les explosions fracassantes de son canon surdimensionné.

Le feu et l'horreur, le bruit et la fureur, tournoyant dans sa tête, cognant contre les parois de sa boîte crânienne, sans espoir de fuite, s'amplifiant à l'infini. Grincements et craquements, grondements et détonations, prisonniers d'une caisse de résonance blindée, jouant ad libitum une symphonie chaotique.

Mais cette guerre est finie.

Elle est finie depuis plus de vingt ans déjà.

Il est étendu sur son lit et contemple le plafond. Ses yeux percent la pénombre pour suivre les fissures dans le plâtre qui parcourent la surface blanche et immaculée d'un mur à l'autre. Elles se ramifient parfois et décrivent des motifs complexes qui lui font penser à des routes sinueuses que son esprit suit dans un état semi-conscient.

A côté de lui, Anna est encore assoupie. Son corps dégage une chaleur douce et réconfortante. Sa peau humide exhale des senteurs florales apaisantes. Elle est roulée en boule, empêtrée dans les draps soyeux. Elle paraît minuscule, particule infinitésimale de bonheur qu'il a su capturer au milieu de ce monde de rage et de folie. Seul un bras dépasse de cet amas de douceur. Il parvient à peine à distinguer les fins poils blonds qui se dressent dans un frisson. Il la recouvre un peu plus et enserme délicatement cette petite bulle si précieuse de ses bras protecteurs. L'été touche à sa fin et les nuits deviennent plus longues. Chaque nouvelle aube est plus fraîche que la précédente et le mois d'août livre ses dernières réserves de chaleur estivale. Bientôt les matins seront glaciaux et Anna se rapprochera encore davantage pour se réchauffer au brasier de son amour.

Dans la pièce d'à côté, il perçoit un peu d'agitation. Des petites voix chuchotent dans le noir. Des objets sont déplacés, et malgré l'attention portée par les petites mains pour ne pas faire de bruit, il entend des sons à peine

audibles de raclement sur les meubles en bois et de froissement de draps. Ses trois filles sont déjà réveillées. Elles ont déjà commencé leur périple quotidien dans leur univers enchanté de fillettes heureuses, habitées par la magie de l'enfance. Ses trois princesses sont le cadeau d'Anna, aussi inespéré qu'inattendu. Après dix ans de vie commune et déjouant les diagnostics des docteurs, elle lui avait fait le don le plus merveilleux en mettant au monde, coup sur coup, Magda, Leona et Sabina. Il les appelait ses trois petites diablasses malicieuses pour rire, mais il remerciait tous les jours le ciel de lui avoir offert tout ce bonheur. Personne n'avait pu lui expliquer pourquoi et comment Anna avait réussi à mener ses grossesses à leur terme. Une infirmière leur avait dit à demi-mot, dans un couloir entre deux portes que, parfois, il ne fallait pas chercher à comprendre, un couple n'arrive pas à avoir d'enfants sans que l'on sache si c'est la faute de l'homme ou de la femme. Et puis tout d'un coup, comme si quelque chose se débloquent ou que quelque chose se réparait, les enfants se succèdent sans explication.

Le souvenir de cette phrase le fit réfléchir. Il repensa aux horreurs de la guerre ; aussi bien au sang sur ses mains qu'aux parents d'Anna assassinés dans un camp en Pologne. Il contempla les déchirures de son âme et la plaie béante dans le cœur d'Anna, orpheline depuis l'âge de douze ans. Il en conclut que, pour deux êtres aussi meurtris, donner la vie n'était pas possible ; en tout cas pas avant que les plaies ne soient cicatrisées et que le malheur et la souffrance ne soient recouverts par une couche suffisamment épaisse de rires et de tendresses.

Le bruit d'une cavalcade se rapproche dans le couloir. Des petits pieds nus effleurent le parquet. Des petits halètements flottent dans l'air. Trois adorables créatures se pressent contre la porte de la chambre et, l'une bousculant l'autre, leurs mains tambourinent de manière presque imperceptible sur le panneau de bois. Il voit la tête d'Anna qui émerge des draps. Elle le regarde par en dessous en haussant les sourcils. Il reconnaît dans son sourire espiègle la même innocence qu'il peut lire sur le visage de ses filles. Sa voix étouffée leur dit que c'est bon, elles peuvent venir, mais doucement car l'ours est encore endormi. Alors comme d'habitude, il fait semblant d'être assoupi. Ses trois diablasses se précipitent sur lui et l'enlacent pour l'empêcher de bouger.

Le jour est déjà bien levé quand il laisse enfin Anna et les filles à leurs discussions de princesses. Il traverse le couloir vers la cuisine pour aller faire chauffer la bouilloire. Son épaule frôle un cadre accroché au mur. Il entend alors un petit tintement métallique familier. Il est presque étonné d'avoir oublié la présence de cette breloque suspendue dans un recoin sombre, près de la porte d'entrée. Il s'arrête un instant pour remettre droit le cadre qui porte en son centre une médaille clouée témoignant de son courage et de son abnégation. La pensée fugace qu'en cet objet sont concentrées tant de morts et de souffrances le traverse. Mais ce n'est plus qu'un morceau de métal poussiéreux et de tissu décoloré qui représente un lien de plus en plus diffus avec un combat qui, à l'époque, avait un sens.

Il se dit que dès qu'il aura le temps de monter au grenier, il mettra cet objet incongru au fond d'un carton, avant que les filles n'atteignent une taille suffisante pour poser dessus leur regard innocent et lui demandent ce qu'est ce soleil en métal doré avec un arc-en-ciel en tissu qui pendouille en dessous. Depuis qu'elles sont là, leur rire a effacé de sa tête le feu et l'horreur, le bruit et la fureur. Il n'y a plus ni grincements ni craquements. Il n'y a que des voix douces et angéliques. Il n'y a plus ni grondements ni détonations. Il n'y a que des éclats de rires joyeux.

Depuis plus de vingt ans la guerre est finie. Et parfois, quand il est seul dans l'appartement ou quand il se réveille au milieu de la nuit, il est surpris de percevoir à nouveau le silence. Il lui semble alors, que pour lui aussi, pendant ces brefs moments de répit, sa guerre est finie...

... Bercées par les paroles bienveillantes du camarade Dubček, les journées se succèdent, répétitives et rassurantes. Tout le pays œuvre à faire renaître un espoir de bonheur. À chaque aube victorieuse succède cependant un crépuscule de plus en plus inquiétant...

... Le soleil étire ses derniers rayons entre des nuages menaçants avant que les eaux suspendues au-dessus de la ville ne finissent par éteindre leur ultime rougeoiement. Un vent frais se lève et parcourt les rues de la ville, tâtant de son souffle inquisiteur chaque recoin isolé, goûtant de sa langue avide les endroits les plus obscurs. Les chats errants dans la pénombre naissante se hâtent de trouver un abri. Un orage éclatera sûrement cette nuit.

Dans un appartement de la rue Slezska, un couple est étendu sur un lit. Anna, appuyé sur un coude, murmure à une oreille captivée des phrases osées ; pourquoi ne pas aller, l'été prochain, en vacances au bord de la mer ? Ça ferait tellement de bien aux filles. Et pourquoi ne pas acheter un tourne-disque et des disques de rock occidental ? Elle est sûre que les voisins en ont un car elle a entendu de la musique chez eux, un après-midi.

Était-ce la semaine dernière ? Ou alors pourquoi ne pas participer aux cours de danse de couple à la maison de la culture du quartier ? Elle a aussi envie de s'acheter des robes avec des manches courtes et des jupes qui lui arrivent au-dessus du genou. N'a-t-elle pas de superbes jambes ?

Lui écoute en souriant devant tant d'innocence. Il contemple le plafond fissuré et s'en veut de ne pas réussir à prendre la vie avec plus de légèreté. Le poids des obus écrase encore sa conscience. Le fracas des assauts résonne toujours dans sa tête. Et même si un vent de liberté souffle sur son pays, il a du mal à partager cet immense espoir de voir triompher en douceur le socialisme nouveau. Alors, pour elle, il fait un effort. Pour ne pas trahir sa promesse de lui faire oublier le douloureux passé. Il sourit, s'abandonne complètement à la voix enivrante et laisse tourbillonner dans sa tête la vision de son immortel bonheur. Avant qu'il ne capitule et abandonne son corps au sommeil, il pense à Magda, Leona et Sabina. Son plus grand souhait, avant de plonger dans la noirceur de la nuit, est que l'orage éclate de l'autre côté de la ville pour que le bruit du tonnerre ne les réveille pas.

Il est là.

Horreur et fureur.

Grincements et craquements.

Nul éclair dans le ciel. Nulle foudre sur la ville.

Ce n'est pas l'orage qui s'abat sur les toits.

Prague. 21 août 1968.

Une fin d'été cauchemardesque succède à un printemps enchanteur.

Un grondement continu monte crescendo. Un bruit de moteur envahit la rue et s'intensifie jusqu'à recouvrir toute pensée de son vacarme insupportable. Les murs vibrent. La porte d'entrée produit un roulement continu contre son chambranle. Les fenêtres essayent de sortir de leur encadrement.

Où est-il ?

Il ne sait plus.

Dans le couloir, un cadre se décroche du mur et s'abat sur le parquet dans un bruit sec. Détonation assourdissante. La médaille rebondit plusieurs fois sur le sol dans une cascade de cliquetis métalliques.

Il se lève et se dirige vers la fenêtre, courbé en deux, comme il le faisait dans une autre vie, pour éviter la mitraille. Il se glisse avec précaution contre le mur et risque un regard entre deux lames du volet. Il ne distingue qu'une succession de formes sombres et massives qui passent très vite dans la rue. Et toujours ce bruit infernal de monstres mécaniques, grondement continu, qui monte par vagues successives, de plus en plus puissantes.

Il fait un effort désespéré pour se convaincre qu'Anna et ses filles ne sont pas qu'un rêve qu'il aurait fait dans une tranchée, quelque part, en Normandie. Sa conscience se débat avec la réalité. Son esprit cherche une certitude sur l'espace et le temps.

Pas totalement persuadé de la consistance de ce moment et de ce lieu, il ouvre la fenêtre et repousse violemment le volet. Trois étages plus bas, des chars T55 frappés d'une étoile rouge gigantesque se déversent dans la rue en direction du centre de la ville. Les réverbères éclairent une nuée d'hommes en uniforme étrangers qui arpentent frénétiquement les trottoirs en tous sens.

Le vacarme se déverse maintenant dans la chambre et fait voler en éclats la douce voix d'Anna et les échos du rire de ses filles.

Il se dégage de la fenêtre, s'appuie contre le mur et tente de percer l'obscurité pour trouver un point de fixation au milieu de la fumée nauséabonde des gaz d'échappement. Ses yeux parviennent, à grand peine, à distinguer un minuscule îlot blanchâtre de bonheur au milieu d'un océan d'horreur et de fureur.

Il capture un regard familier. Les yeux d'Anna. Son seul repère dans cet orage mécanique. Il se laisse glisser le long du papier peint jusqu'au sol. Il gît là, à Prague ou à Dunkerque, quelle importance après tout. Ses promesses de bonheur sonnent comme des mensonges. Il retient des larmes amères et serre les poings, de frustration. Il fait non avec la tête et répète entre deux sanglots, sans plus y croire du tout, la même incantation : la guerre est finie... la guerre est finie, la guerre...



Rêveries flamandes

Cela faisait à présent quelques minutes que je me gelais les mains, indécis, devant cette porte aux pierres humides. Les morsures de février se faisaient sentir, le froid me pénétrait peu à peu, moi dont la tunique de laine commençait à s'élimer après plusieurs mois à me couvrir le râble. Dire que j'étais encore il y a peu un petit commerçant d'étoffes. L'ironie du sort est parfois bien cruelle pour celui qui a froid...

Depuis ma fuite, je dormais bien souvent comme je le pouvais, et, entre dessous de ponts plus ou moins accueillants et granges abandonnées, ma garde-robe commençait à s'en ressentir. Dans l'incapacité de pouvoir stationner plus de quelques jours au même endroit, au risque de me faire repérer par le bailli de la province, je devais rester discret et donc minimiser mes contacts avec mes semblables. Difficile, dès lors, de pouvoir me procurer ce dont j'avais besoin.

J'étais dans cette petite ville du Brabant depuis deux jours seulement, savourant le calme qui semblait régner dans cette province. Je ne m'étais autorisé à briser ma solitude que pour causer quelque peu avec un homme du pays, au premier abord assez bourru, dans une auberge où je me restaurais maigrement. Tout homme en fuite que j'étais, la compagnie de mes semblables me faisait grandement défaut et l'air renfrogné de ce solitaire m'avait convaincu que quelques mots échangés ne pouvaient me nuire. Non, il semblait tout, sauf une commère. Si notre conversation avait commencé par quelques échanges prudents, les verres d'hypocras avaient vite eu raison de mon silence : j'avais fait comprendre à mon compagnon de boisson que je n'étais pas l'ami des baillis depuis une rixe amoureuse à propos d'une belle jeune dame et de son cocu de mari. L'inconnu, qui s'appelait Pieter, peintre de son état, s'était contenté de sourire de façon assez énigmatique, sans un mot. Il m'avoua être venu dans cette ville pour y assister aux célébrations de Carême et ainsi trouver un sujet pour l'une de ses prochaines toiles. Bien que restant assez évasif sur lui-même, je pressentais qu'il avait déjà quelques réalisations picturales assez renommées à son actif. La soirée avait coulé au rythme des verres et j'avais dormi du sommeil du juste, si l'on peut appeler ainsi la léthargie profonde et embrumée d'alcool dans laquelle j'avais passé la nuit, blotti sur le fauteuil de la chambre de Pieter, hôte de l'auberge où nous avions bu. Lorsque j'avais ouvert les yeux, celui-ci était déjà parti, chasseur d'images se levant pour croquer de bon matin les scènes de la vie quotidienne des villageois.

Je me retrouvais donc une nouvelle fois seul, devant une porte d'auberge, ne sachant que faire de mes os : céder à la tentation de rester un jour de plus au même endroit, au risque de me faire repérer par les autorités locales, ou bien partir, m'arracher, encore et toujours. Je commençais à avoir pris de la distance avec ma ville natale mais j'avais découvert la grande efficacité des baillis lorsqu'il s'agissait de saisir un fuyard. Pourtant, j'aspirais au calme, au repos, à la possibilité de jeter l'ancre quelque temps. A revoir, refaire, retrouver. Découvrir aussi et profiter de mes pérégrinations, non pas pour compiler des souvenirs de voyage, mais plutôt pour observer mes compatriotes que je ne voyais jamais réellement, coïncé toute la journée dans ma boutique. Toujours les mêmes figures, les conversations banales sur la vie du quartier...

C'était peut-être cela qui m'avait fait naturellement me diriger, la veille, vers Pieter. Cette envie dans ses yeux perçants de devisager, de décrire, ce qu'un poète français du siècle passé avait appelé, si je m'en souviens bien, ses « frères humains ». J'aimais cette expression, que j'avais découverte dans un vieux livre oublié par un de mes clients les plus fortunés dans mon échoppe, moi qui avais la chance de savoir déchiffrer un peu les mots. Mes longs trajets en solitaire m'avaient laissé du temps pour réfléchir, pour me questionner sur ce qui m'entourait. Avant tout cela, je ne regardais pas le tourbillon des choses qui nous entourent ; tout me semblait identique.

Mais voilà qu'aujourd'hui, bien que glacé devant cette porte, je me trouvais dans une petite ville campagnarde et inconnue, n'attendant que d'être découverte. Bien que sachant que je ne choisisais pas la

voie de la prudence, je décidai de laisser mes affaires à l'auberge, de descendre dans la rue pavée, et d'entrer réellement en ville...

Pieter m'avait pourtant prévenu : « Ne traverse pas le village aujourd'hui si tu veux passer incognito. C'est la grande fête religieuse. » Ce que je découvris me figea sur place : à mes pieds se déployaient d'infénales festivités et des débauches humaines.

Depuis que j'avais quitté l'auberge, j'avais entendu une sorte de vrombissement, une clameur sourde, semblable au bruit du vent dans le foyer de cheminée. Un ronflement angoissant, s'amplifiant par moments, semblable au grognement d'une bête sauvage en cage qui n'attend plus que d'être libérée. Une explosion en devenir.

Au fur et à mesure de ma progression vers la place principale du village, la clameur s'était précisée, de plus en plus forte, gutturale et grasseuse. Se déployant telle une tache d'huile, les rires de gorge des femmes et les cris aigus des enfants envahirent mes oreilles. Aux bruits communs de la rue (les seaux d'eaux usées qu'on vide, les volets qui claquent, les grincements de gonds) s'ajoutaient les vagissements des animaux qu'on avait traînés là pour l'occasion. Porcs, poules, bœufs et chevaux s'exclamaient, plaintifs, affolés par toute cette agitation. La clameur populaire s'empara de moi, me poussant à avancer dans ce raz-de-marée humain, terrifiant, vulgaire mais aussi diablement attirant.

La place du village était encerclée de grandes maisons dont j'aurais peut-être, en d'autres circonstances, aimé les hautes façades aux découpes crénelées. Les murs aux couleurs chaudes, toutes de jaunes et d'ocre, assez originales dans les villes du nord, s'élevaient avec majesté vers les cieux, défi posé par les hommes à l'architecture céleste divine. Au pied de ce décor à la symétrie verticale, régulière et parfaite, transition, qui sait, vers une quelconque Jérusalem céleste, se trouvait un immonde et fascinant charivari. Poussé dans cette tourmente par l'envie des interdits, je heurtai un infirme, à la jambe coupée, qui agitait frénétiquement ses béquilles de bois pour échapper à la masse. Pauvre insecte fragile perdu au milieu des corbeaux goulus. Un autre, cul-de-jatte, rampait ridiculement à terre, se tirant au sol à l'aide de deux poignées de bois rendues noires à cause de l'usure et de la saleté.

Autour de nous, tout n'était qu'attitudes enfantines dans un angoissant désordre d'adultes. Si les uns jouaient bruyamment, tels des enfants se bagarrant à coups de bâtons grossiers, d'autres formaient des rondes débiles, enivrantes. Les têtes aux bouches entrouvertes sur des cavernes édentées et putrides, souriaient bêtement vers le ciel, le chef renversé sous le coup d'une transe incompréhensible. Comme défiant une quelconque éthique divine. Crachant à la figure de Dieu.

Devant l'une des auberges de la place, une toile avait été tendue, juste à côté d'une rôtissoire installée sauvagement en plein milieu de la rue où une mégère faisait griller je ne sais quel aliment dont l'odeur de brûlé attaquait les narines. Derrière la toile crasseuse, des gloussements de femmes montaient et je préférais ne pas m'attarder dans les parages afin de ne pas tomber dans les griffes de quelque démons au corset entrouvert et bien trop attirant pour un homme seul qui se doit de rester discret.

Le sol, couvert d'immondices les plus divers, cartes à jouer, restes de repas, excréments, eaux sales, flaques de boue, semblait engluer mes pieds. Tandis que je souhaitais m'éloigner de l'auberge afin d'aller plus en avant de la place, proche de l'église où le désordre semblait moins intense, mes jambes ne m'obéirent plus. Tout geste semblait ralenti, retenu, collé dans la luxure et l'excès. Moi qui avais si froid quelques minutes auparavant, je sentis une léthargie nauséabonde de remugles avinés se saisir de tout mon être. Une chaleur engourdissante, fétide.

« Il faut que tu partes, que tu quittes ces lieux de déraison, me rappelait une petite voix en moi-même ».

Impossible de faire plus vite. J'étais empêtré dans les marais de la débauche qui ne faiblissait pas mais s'amplifiait sur le passage des cortèges des deux protagonistes principaux de la fête : Carnaval et Carême. L'un chevauchait une énorme barrique de vin, son ventre trop rebondi lui empêchant un quelconque mouvement au milieu de sa masse grasseuse, si ce n'est celui d'arborer devant lui une pique ornée d'un cochon de lait luisant, tel le pitoyable chevalier de la goinfreterie du début de l'année. L'autre, au teint cireux, poussé par ses ouailles sur une chaise de bois fort austère, brandissait des poissons au bout d'une pique, symboles de la mise à mort des excès de nourriture du premier. Derrière eux, se trouvait le cortège dansant des villageois, sarabande répugnante au cours de laquelle certains n'hésitaient pas à se soulager de leurs excès en pleine rue.

Les rires tonitruants, les bruits de déjections, l'odeur d'animaux grillés ou des chairs de mendiants en décomposition, l'acidité du mauvais vin, la musique entêtante des flûtes qu'on poussait dans les aigus, tout cela avait vidé l'air de sa froideur purificatrice. La nausée me prit face à tout ce que je voyais, et encore plus face

à ce que je ne pouvais ou n'osais voir. Il me fallait aller me réfugier dans l'église : échapper aux humains et à leur boue pour retrouver la pierre nue, salvatrice, de Dieu. Je n'étais pas un fervent croyant mais je désirais le vide, le silence.

Poussé de part et d'autres, bousculé à travers toute la place, je sentis avec horreur des mains m'effleurer, des tissus nauséabonds me frôler, des cheveux de femmes sur mon visage, des mendiants s'agripper à mes chevilles de leurs doigts osseux. Je me fichais des baillis, des rixes, des découvertes, des voyages. L'église, tout pour atteindre cette église et échapper à ce charivari des enfers !

Désespéré de ma lente progression dans ce capharnaüm de corps, je levais les yeux vers l'horizon, tel un naufragé de rivages de chairs décomposées à la recherche d'un amer pur. Et là, tout à coup, je le vis. Pieter. Pieter, un carnet d'esquisses à la main, croquant l'immonde, s'en repaissant d'un sourire sournois. Ce n'était plus le Pieter d'hier au soir, parlant passionnément de sa palette de couleurs. Comme magnétiquement attirés par les miens, ses yeux se braquèrent soudainement dans ma direction et je sus qu'il me vit. Le sourire énigmatique que je lui avais vu la veille lui écorcha le visage. Et tandis que je souhaitais de toutes mes forces trouver un regard ami et salvateur, je sentis mes jambes se dérober sous moi, sous l'effet d'un croche-patte d'un de mes voisins. J'allais finir piétiné, les vêtements arrachés par les plus miséreux, humilié par les plus souls de la masse.

C'est sur la vision de mon corps nu, maigre, parsemé de croûtes de boue séchée, que mes yeux se fermèrent à la lueur du jour.

Lorsque je repris mes esprits, allongé sur le parquet du musée, seul dans une salle vide, au pied du tableau de Pieter Bruegel représentant le combat de Carnaval et de Carême, je compris que c'est sur le désordre de l'humanité toute entière que ma conscience s'était arrêtée ce jour-là, faisant de cet entre-deux, de cet espace latent entre vie et mort, mon pire cauchemar.



Seb

« On n'a plus beaucoup de musique en soi pour faire danser la vie, voilà. »
Louis-Ferdinand Céline, Voyage au bout de la nuit

Non, Seb, t'es pas tout seul...

Regarde, mon vieux, j'ai rameuté tous tes potes et on est venus faire un fameux ramdam. Enfin, c'est pas le mot que t'aurais employé, toi, t'en avais un autre plus rare et plus élégant mais je sais plus lequel... En tout cas, regarde et écoute, ami, on est tous venus de loin et pas pour pleurer, tu peux me croire ! Y a Max qui a pris sa trompette qu'on entendrait hurler à la mort s'il s'y mettait vraiment ; y a Jacquot avec sa gratte pour pousser la chansonnette et plus si affinités ; y a l'autre Paulo aussi qu'a ramené son trombone et tu le connais, hein, c'est pas lui qui craindrait de faire du raffut avec ou qui hésiterait à chanter à en réveiller toute la vallée ; et puis, moi, tu te le figures bien, pas besoin de te dire qu'entre l'accordéon, ma gratte perso et mon flûtiau, je suis pas venu là pour rester de marbre. J'allais oublier Fred et Sarah qui doivent passer nous rejoindre pour le ravito et j'ai bien insisté pour qu'ils oublient pas le sauciflard et le cubi de rouge parce que si y a un truc qu'il faut que tu piges, c'est qu'on n'a pas l'intention de bouger de là avant un bon moment. Ce soir, on en a rien à secouer de ce qui se fait et de ce qui se fait pas, on est pas là pour plaire aux voisins, on est là pour toi, pour se rappeler à ton bon souvenir et nous ne sortirons que par la force des baïonnettes comme dirait l'autre !

Pour commencer, c'est l'autre Paulo qui s'y colle ! Pendant que Max s'assouplit les pistons, lui s'étire la coulisse comme un chat qui sort de la sieste pour se chauffer un brin avant d'attaquer sur du plus lourd. Ça va manoucher grave, mon gars ! Du Django, du Paris Combo, du Sanseverino, c'est ce qui t'a toujours remonté le moral mais comme tu le sais, ça demande des musicos en forme et soucieux de leur art. Oh je connais par cœur ta devise, je me la suis répétée bien des fois : « Les gars, dans la vie, y a que deux choses qui se respectent : la musique et les femmes ! Le reste, c'est des conneries ! » Alors, c'est ce qu'on va faire : on va y aller mollo au début, pour décriper doigts, gorges et instrus, avant de saturer l'air de notes bavardes et joyeuses. Quant à toi, on attend de voir comment tu vas réagir à tout ça, mon vieux, mais ça m'étonnerait pas que tu nous susurres toi aussi une de ces petites mélodies endiablées dont t'as toujours eu le secret...

Ah ben tiens ! Ça y est, v'là Manu qui rapplique : j'étais pas sûr qu'il puisse venir, vu qu'il coupe tout le temps son portable mais faut croire qu'il a bien capté le message : grosse caisse, caisse claire, charley et balais ! Rien que ça, il a osé, le mec ! En même temps, sans lui, faut reconnaître qu'on perdrait le rythme et que la fête serait moins folle, pas vrai ? Tu te rends compte qu'il a bien dû se taper trois heures de bagnole pour venir ici ? Et ça, pour toi, mon gars ! Mais si, fais pas l'innocent : tu sais bien pourquoi on est tous là et Manu aussi... La semaine dernière, tu faisais tellement pitié, fallait remettre un peu de joie dans le moteur ! Et rien de tel qu'un petit roulement de tambour à cet effet, non ? Allez, Manu, chauffe !

En plus, s'il y en a un qui peut te comprendre, c'est bien lui, non ? Avec ses coups d'orfèvre et sa gueule de rockeur un peu fêlé, on dirait pas, on pourrait même en douter mais enfin tu t'en souviens comme moi : quand sa copine l'a plaqué y a deux ans, le Manu, il en menait pas plus large que son homonyme de chez Renaud et il nous tenait une méchante déprime, le genre « Bonjour Docteur, qu'est-ce que vous auriez pour m'empêcher de sauter dans le vide ? » Mais qui l'a tiré de là, hein ? Qui lui a rappelé qu'« une gonzesse de perdue, c'est dix copains qui reviennent » comme le chantait l'ami Séchan ? Toi, Seb ! Toi, fais pas le modeste ! Et qui lui a remis de la musique dans le cœur ? Qui lui a donné envie de reprendre ses baguettes magiques ou de ré-enfourcher ses balais volants ? Toi, toujours toi ! Toi qui lui disais qu'un batteur est le pilier d'un groupe, son poumon, son cœur, son foie et ses tripes, toi qui lui réclamais du pouls, du rythme, de l'allant, de l'élan, toi qui lui as dit que tu ne lui pardonnerais ses silences qu'à condition qu'il les interrompe dans le bon tempo,...

Toi enfin qui lui as témoigné de telles marques d'amitié et tenu de tels discours qu'il t'a juré craché de ne plus perdre le rythme tant qu'il en aurait l'énergie... Alors forcément, quand c'est toi qui déconnes à ton tour, il est là, Manu, il vient même s'il lui faut trois heures de bagnole pour venir jouer dans ces circonstances pas possibles et il le fait parce qu'il te le doit !

Ah, ça y est : Jacquot nous sort son Nougaro ! Comme il dit, hein, « c'est pas tango, c'est pas Django mais ça balance avec élégance ! » Et ça, ça se respecte chez tous les musicos, y a pas à dire... « *Ça fait cent vingt jours / Que je tourne autour / D'une nuit d'amour / Avec Anna...* » Le texte est précis, les mots tombent avec exactitude, la batterie et la trompette répondent du tac au tac : du grand art ! Ici, le talent a du désespoir aussi bien que le désespoir a du talent et même les larmes sont entraînant. Il a raison, Jacquot, c'est le bon moment pour Nougaro. On a pleuré sa mort dans nos jeunesse et c'est pas toi, mon petit Seb, qui diras le contraire !

D'autant plus qu'on n'en a pas fini avec la joie ! Voilà Fred et Sarah qui rappliquent comme prévu, pas de danse et sourires aux lèvres, les bras pleins de promesses d'une bonne soirée : sauciflard, cubi, chips et bières d'abbaye « parce que ça fait plus solennel ». Ben tiens ! S'il faut se donner des prétextes pour boire, j'aime autant reconnaître que c'est pour réchauffer le gosier – surtout maintenant que le soleil se couche et que la nuit s'annonce fraîche – plutôt que de parler de « solennité »... Cela dit, l'expression touche juste, il y a bien quelque chose d'un peu sacré dans notre musique ce soir, quelque chose de l'ordre de l'incantation...

Il y a un drôle de zigoto avec eux, un type entre deux âges que j'ai jamais vu et que Sarah nous présente comme un gars du voisinage. Par curiosité, peut-être aussi un peu par appréhension, on fait taire une minute trombone et accordéon et on écoute ce qu'il a à dire. « Bonsoir, Messieurs dames... », qu'il commence, « Pour être franc avec vous, je venais à votre rencontre pour vous dire que... ça ne se fait pas ce que vous faites... Enfin, je veux dire, ça ne peut pas se faire ici, maintenant... Vous le savez bien, d'ailleurs... » J'allais commencer à protester, à assumer mon rôle d'instigateur de ce raffut mais le type m'en laisse pas le temps : « Sauf que... En entrant, j'ai croisé votre copine, là... Sarah je crois... Et quand elle m'a dit que c'était pour Seb, alors là !... » Et il s'est tourné vers toi, avec un grand sourire... Wahou ! Il est des nôtres, le gars ! Un de tes frères de notes, lui aussi, un de ces gratteux comme on les aime, du genre qui chatouille les cordes quand ça lui démange le cœur ! Mais petit cachottier, t'en as donc partout, de ces camarades de joyeux chagrin ! Même dans ce trou perdu ! Au milieu des cris et des roulements de caisse claire qui accompagnent ce coming out, le nouveau venu arrive à glisser qu'il s'appelle Jules et qu'il aurait bien encore un truc à dire avant de nous laisser poursuivre notre bœuf : « Ben, vas-y, camarade, on t'écoute ! » lui lance Max. Et Jules de répondre : « Je voulais juste ajouter qu'il y a de fortes chances que les poulets finissent par se ramener mais quand ils arriveront, vous en inquiétez pas : je les connais un peu, j'en ferai mon affaire ! » Tonnerre d'applaudissements, notre ami tout frais tout neuf n'avait pas besoin d'en dire autant pour être invité à aller chercher sa gratte illico presto et à partager la graille des fous !

Et crois-moi, mon p'tit Seb, n'en déplaie à Mozart, ce sera pas une petite musique de nuit qui va s'ensuire mais bien un sacré barouf à en décorner les vaches de la vallée et à en défriser les moutons ! Pas de silence pour les agneaux ! Et ça chante, et ça hurle, et ça hulule ! Et ça fait tout le bruit qu'on n'a pas fait la semaine dernière quand on est venus ici la première fois, désemparés, désarmés, réduits au silence parce qu'on avait pas eu la présence d'esprit élémentaire de ne pas laisser cuivres, cordes et tambours à la maison ! Bougres d'imbéciles qu'on était ! Comme s'il fallait se taire, comme s'il fallait faire la gueule avec toi !

Toi... Toi qui as toujours eu le rire facile, toi qui as sans cesse refusé de t'apitoyer sur ton propre sort alors que clairement, tu aurais pu revendiquer ton droit à la plainte : un père parti dans ta jeunesse, une mère suicidée, la solitude inscrite dans tes gènes... Ça aurait pu te donner toute légitimité à partir en ville sous nos yeux, on t'aurait pardonné bien des écarts et des sautes d'humeur mais non, tu préférerais rester droit, marin debout dans la tempête, ayant le bon goût de ne sangloter qu'en chantant les mots des autres. Et jusqu'à la semaine dernière, en compères sincères et stupides, nous avons cru à cette pudeur admirable, à cette dignité inattaquable chez toi, de celles qui rejettent les épanchements... On en oubliait un peu trop vite de te rappeler, mon vieux, ce qui devrait être de l'ordre de l'évidence pour chacun de nous : quand ça va pas, faut le dire...

Aussi vrai que je m'appelle Paulo, aussi vrai que ça ne sert à rien de le ruminer encore et encore, j'aurais dû me méfier pourtant, il y a un mois de ça, quand tu m'as appelé. T'avais un truc à me faire entendre, que tu me disais, « l'adaptation ultime du *Spleen* de Baudelaire », celui qui commence par un « *ciel bas et lourd* », rien que ça ! En effet, tu avais des théories là-dessus, du genre qu'on écoute que d'une oreille, à trois heures du mat, quand la fatigue et les vapeurs des abus rendent l'esprit critique très accommodant : il y avait selon toi des « adaptations ultimes », il en fallait une par grand texte et c'était pourtant loin d'être le cas. Certaines avaient déjà été accomplies, comme celle de Montand pour *Barbara*, celle de Gainsbourg pour *Le serpent qui*

danse ou celle d'Higelin pour *Chanson d'automne*... Elles faisaient partie de ces réussites intemporelles qui faisaient qu'on n'entendrait plus jamais ces textes de la même façon, qu'elles leur donneraient définitivement leur couleur, leur texture et même la plénitude de leurs moyens... Mais ce n'était pas encore fait pour le *Spleen LXXVIII* ! Je t'écoutais déjà avec un peu de scepticisme mais j'aurais surtout dû réagir quand, alors que je te demandais pourquoi tu voulais adapter ce poème-là en particulier, tu m'as répondu : « Parce que déprimer avec Baudelaire, ça a quand même plus de gueule qu'avec Houellebecq ! » Moi, je sentais bien qu'il se jouait là un truc qui me dépassait et j'ai pas voulu approfondir mais quand même je pensais : « Gueule ou pas gueule, la déprime, c'est la déprime... » Enfin et surtout, ce que tu m'as chanté ce jour-là, ce *Spleen* que tu voulais définitif, ce « *ciel bas et lourd qui pèse comme un couvercle* », cet « *Espoir, / Vaincu* », cette « *Angoisse atroce, despotique* », tout cela pesait terriblement lourd et même trop lourd... Dès les premiers accords, l'esprit de sérieux te plombait les ailes et plus on avançait, plus on avait l'impression de se vautrer dans la noirceur... Et à force de descendre plus profondément encore dans le désespoir, ça en devenait paradoxalement ridicule, comme le rôle surjoué d'un mauvais comédien. Quand ç'a été fini et que tu m'as demandé ce que j'en pensais, j'ai dû être odieux. J'ai eu beau essayer d'y aller mollo, de chercher des explications (« peut-être parce qu'après tout, ce n'est pas le meilleur Baudelaire, celui du *Cygne* par exemple... »), je voyais bien que je te démontais pièce par pièce ce que tu croyais être ton chef-d'œuvre. Et tu as eu cette phrase terrible que je regretterai sans fin de ne pas avoir entendue à sa juste mesure : « J'aurai même pas été capable de réussir ça dans ma vie... »

Pour te remonter le moral, l'autre Paulo dégotte tout à coup son idée du jour : « Les gars, pour ne plus jamais sombrer, on va fonder la Confrérie des copains de Seb ! » D'abord interloqués et zyeutant discrètement le niveau de son verre pour estimer celui de son alcoolémie, on croit d'abord tous à un canular. Mais non, Paulo pense bel et bien à une asso loi 1901, déclarée, avec des statuts, un président et tout le tralala, avec pour but non lucratif de lutter contre la déprime. On en cause un peu avant de reprendre notre concert improvisé – avec un passage obligé par Les copains d'abord et son fort sympathique petit solo de trompette – mais curieusement, l'idée de Paulo me file le bourdon et je n'arrête pas de penser soudain à la chanson de Miossec : « *Oh, tu sais / J'ai parfois l'impression de gâcher / Ma vie / Avec des nuits comme celle-là / Où tout ce qui se dit jamais ne se fera* » ...

Mais je n'ai pas le temps de m'appesantir sur cette drôle de sensation car voici Jules qui s'affirme et qui prétend : « Les amis, c'est l'heure de Brel ». Eh oui, le grand Jacques... Marrant qu'il s'impose ici encore comme une évidence, des années après sa mort et chez des gens qui ne se connaissaient pas forcément tous avant ce soir... Peut-être – mais ce n'est pour l'heure qu'une hypothèse – parce que tu nous en as tous parlé à un moment ou à un autre et que sa voix, son chant et ses mots nous réunissent... Sans doute parce que Brel, c'est à la fois un frère de souffrance et un maître ès chagrins... Toujours est-il qu'à l'appel de Jules répond la gratte de Jacquot à laquelle répond à son tour mon accordéon et que soudain, « *On n'oublie rien de rien / On n'oublie rien du tout / On n'oublie rien de rien / On s'habitue, c'est tout* ». Il y a des sanglots dans ces mots-là et un contrat qui lie entre eux les frères de tristesse que nous sommes. Le refrain « *Mourir, cela n'est rien / Mourir, la belle affaire / Mais vieillir...* » arrache quelques larmes à certains d'entre nous. Mais c'est le joyeusement funèbre Moribond qui nous réunit tous à la fin et nous fait clamer tous en chœur : « *On a chanté les mêmes vins, on a chanté les mêmes filles, on a chanté les mêmes chagrins* ». Et même s'il fait froid dans ce bled où t'as eu l'idée de t'enterrer, pendant cinq minutes ça nous réchauffe un peu de mourir avec Brel « *la paix dans l'âme* » ...

Il est une heure du matin à présent... Jules ne nous a pas menti, on a eu les flics à la bonne. On a bien sûr écopé de notre petite amende, c'était prévu, ça faisait partie du deal mais ils ont été très corrects devant la bruyante sauvagerie de notre chagrin. On est même sortis du cimetière en les remerciant, copains de douleur dans la défaite, et ils nous ont accompagnés sans avoir besoin qu'on leur promette à nouveau de ne plus revenir. J'en ai même vu un qui sanglotait discrètement... Qui sait ? Peut-être que lui aussi te connaissait, peut-être plus simplement que tu lui rappelais de mauvais souvenirs... Faut dire que personne ici ne comprend vraiment pourquoi tu t'es jeté sous un train il y a dix jours...

à mon ami S. P.,
ce cri dans le désert



Mon royaume pour un pantalon

Folie, sottise et orgueil croissent sur le même arbre.
Proverbe allemand

Le docteur Mathieu était auprès de madame la comtesse lorsqu'on vint l'appeler au chevet d'une autre parturiente. C'était Tilda, la fermière, dont l'enfant se présentait par le siège un mois avant terme, qui avait besoin d'aide. Le messenger dépêché, un garçon de ferme nerveux, rougeaud et tout en sourcils, dressa un si pathétique tableau que le comte autorisa Mathieu à partir sur le champ.

« Tout ira bien ici, n'ayez crainte ! Blanche est une excellente sage-femme, elle sait ce qu'il faut faire. »

Il est vrai que les choses allèrent bon train au château, la délivrance fut rapide et presque silencieuse, mais à peine le nouveau-né eut-il poussé son premier cri que Madame la Comtesse hurla à son tour qu'elle ne voulait pas de ce fils laid et difforme, qu'elle appelait monstre avec des intonations pointues. Elle pleura à gros hoquets, mais finit par s'endormir tandis que Blanche prodiguait à l'enfant tous les soins nécessaires et que le Comte buvait tranquillement un vieux Porto, habitué qu'il était aux extravagances de sa femme.

Le docteur Mathieu revint tard dans la soirée pour prendre et apporter des nouvelles. Il était un peu ivre comme toujours à cette heure.

La fermière Tilda était morte en couche mais son enfant avait survécu. C'était un garçon.

« Venez avec moi, dit soudainement le comte, vous serez mon témoin. »

Les deux hommes s'en furent dans la nuit, le comte portant un ballot dans les bras et le médecin titubant et trébuchant comme le poivrot qu'il était.

Le lendemain matin, le comte, le docteur Mathieu et Jacques le fermier se rendaient chez le notaire pour signer un papier qu'on scellerait ensuite de la plus belle cire rouge.

Les hommes souvent ressemblent à la terre où ils sont nés. Celle-là était épaisse et généreuse ; monsieur le comte l'était aussi. Sa femme en revanche avait poussé sur la roche âpre des grands Causses, elle était sèche et blanche comme un vieux fromage de chèvre.

Le fils, lui, prénommé Henri en souvenir d'un aïeul décapité à la révolution, hésita toute l'enfance entre le sec et le gras, entre donner et prendre, entre rire et pleurer. Lorsque vint ce moment où soudain les garçons se découvrent de nouveaux appétits, il prit définitivement le parti du sec. Il devint parcimonieux, en tout méticuleux, pisse-froid. Il suivait silencieusement son père qui s'en allait visiter ses fermiers et métayers, consignait avec grand soin dates et chiffres dans un grand livre de comptes à la couverture noire, collectait les pièces d'or et d'argent qu'il rangeait en piles devant lui, souvent par degré d'usure, se montrait intransigeant avec le moindre créancier.

Il avait une vocation d'intendant, ou de fermier général.

Monsieur le comte était plus fantasque. Il avait été officier chez les Chasseurs à cheval ; il en avait gardé l'uniforme, qu'il brossait régulièrement et revêtait parfois au grand complet, jusqu'à la toque, s'efforçant de ressembler alors à une toile de Delacroix qu'il avait vue à Paris ; mais à l'ordinaire, il se contentait du pantalon bouffant charivari dont il avait fait plaquer à l'or fin les gros boutons. Il s'en allait ainsi vêtu faire le tour de ses terres. Des campagnes napoléoniennes, il avait gardé le goût de l'épique et de la franche camaraderie, fût-elle avec les hommes de troupe. Il devisait avec ses paysans comme il l'aurait fait avec ses égaux. Il les trouvait beaux. Plus jeune, il avait été frappé par une remarque de La Bruyère, qu'il avait apprise par cœur et qu'il

replaçait dès qu'il en avait l'occasion, notamment pour morigéner son fils qui considérait les paysans comme des rustres tout juste bons à se plaindre : « *Ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.* »

Et, comme le comte semblait avoir un petit faible pour Jacques le veuf et son fils Pierre, né le même jour qu'Henri, ce dernier finit par en concevoir de la jalousie. Il n'appréciait guère la proximité que son père avait avec ces manants sans manières ni éducation, qui ne savaient ni latin ni prières et passaient leurs journées dans la fange et la bouse. Sa comtesse de mère ne lui ayant par ailleurs jamais vraiment témoigné d'affection, préférant le confier aux bras de Blanche et, de surcroît, la nourrice lui ayant un jour d'agacement raconté les circonstances particulières de sa naissance, il se sentait mal aimé, orphelin du vivant même de ses parents.

Il se regardait dans tout ce que le manoir comptait de miroirs et ne se trouvait pourtant pas si laid. *Monstre !* Il ne voyait pas ce qu'il avait de monstrueux : il était simplement ordinaire. Était-ce cela, sa monstruosité ? Être affreusement ordinaire ? Cela le rendit aigre comme la mauvaise bile. Il devint cassant et hautain comme une cathédrale gothique. Il parlait aux gens de trois-quarts, le regard pointé vers le ciel comme un prêtre en chaire. Cela agaçaït fortement son père :

« Quand donc cesseras-tu de prendre les gens de haut ? »

Cela ne faisait que conforter Henri dans ses appréhensions.

Or il arriva qu'un jour la langue du docteur Mathieu, ivre du mauvais vin qu'il buvait volontiers chez ses patients, se délia en présence d'Henri. Le médecin fut à la fois suffisamment vague et explicite pour ouvrir la voie à tous les mauvais fantasmes. Il évoqua l'acte notarié signé par le comte et Jacques, se targua de sa qualité de témoin, etc. La petite machine de l'imagination, avec ses engrenages minutieux mais gauchis d'avance, fit le reste.

Henri échafauda un terrible conte : il n'était pas celui qu'il croyait être ; en réalité, il était le fils de ce crotteux de Jacques, échangé contre le vrai fils du comte, rejeté par sa mère au jour même de sa naissance. Force était d'admettre que cela se tenait. En tout cas, il s'en persuada. Dès lors, il conçut une incommensurable haine pour son père présumé, pour le comte et la comtesse et encore bien davantage pour Pierre.

Il s'imaginait sans naissance ni noblesse, un bouseux, un cul-terreux, un manant de la pire espèce, mais paradoxalement, cela le confortait dans un insolite sentiment de supériorité, empreint de ces certitudes que ne conçoivent que les esprits malades. Il savait. Il connaissait son destin. A la mort du comte, on sortirait du tiroir l'acte notarié, on révélerait sa naissance, il serait déchu. D'ici là, il avait le temps d'échafauder un plan et de passer à l'action. Il envisagea tout, même le meurtre, mais ne fit rien. Il était de ces êtres qui pensent avoir agi alors qu'ils n'ont fait qu'imaginer le faire. Combien de batailles, au propre comme au figuré, ont ainsi été perdues par des êtres qui s'imaginaient les avoir préalablement gagnées sur la carte ?

Dans le même temps, l'affection de monsieur le comte pour Pierre semblait grandir. Il s'était piqué de lui apprendre à monter à cheval comme un vrai Chasseur. Il fallait le voir, cravache en main, corriger l'assiette du paysan ! Le jeune homme se montrait si réceptif et reconnaissant que le comte finit même par lui offrir son fameux pantalon charivari.

C'en fut trop pour Henri.

La dépossession avait commencé.

Lui qui jusque-là avait considéré ce pantalon comme parfaitement ridicule, le jugeait désormais comme une part essentielle d'un héritage dont on venait de le priver. Son raisonnement était incohérent puisqu'il postulait justement la dépossession : dès lors, comment se plaindre d'être dépossédé ?

La nuit, le jour, à table ou derrière ses livres de compte, au manoir et dans les fermes, partout et en tout temps, il ne cessait de penser au pantalon charivari de son père, indûment légué, ou au contraire très légitimement, tout dépendait de la manière de considérer les choses : car si Pierre était bien le fils du comte, et lui celui de Jacques, alors le legs était parfaitement normal et *légal*. Ce balancement le rendait fou.

S'il avait lu quelque chose de plus consistant que *Le journal des débats*, les romantiques dont son père chantait louange ou bien le maître de Stratford-sur-Avon, peut-être aurait-il lancé quelque formule bien sentie, un tonitruant « *Mon royaume pour un pantalon !* » par exemple. Mais il n'avait rien d'un Richard III, même s'il rêvait de faire séquestrer Pierre au fin fond d'un cul de basse-fosse, de le torturer un peu avec un tison et de le faire déclarer illégitime, comme Richard III l'avait fait avec ses neveux...

Le pantalon charivari était devenu une telle obsession qu'il lui faisait commettre des erreurs dans ses additions. Le pire était évidemment quand il était contraint de se rendre chez Jacques le veuf, à plus forte

raison si Pierre arborait le charivari en question. Le pauvre Henri en bégayait. Mais cela ne l'empêchait pas d'observer.

Les deux paysans habitaient une de ces masures à colombages dont le vaste grenier outrepassait souvent ses fonctions premières. De fait, le fils y avait élu domicile, dans un réduit isolé du reste par des planches mal équarries. Henri supposa que c'était là qu'il rangeait le charivari quand il ne le portait pas, sans doute dans un coffre semblable à celui qui était en bas, dans la pièce principale qui servait de cuisine, de salle à manger et de chambre au père. Il imagina alors de venir subrepticement récupérer son dû – et non pas le voler – pendant que les deux hommes seraient aux champs. Et cette fois, il ne se contenta pas d'imaginer, il passa aux actes.

Mais il se trouva que la porte était fermée par un lourd cadenas. Diantre ! Qu'est-ce que ces pécores loqueteuses pouvaient bien avoir de si précieux à cacher pour claquemurer ainsi leur taudis ?

Il prit l'échelle qui était allongée le long du potager, la posa contre le toit devant la mansarde, grimpa, glissa, tomba et se fracassa la tête contre la margelle du puits.

Avant de mourir, il eut le temps de se dire qu'il ne saurait jamais ce que contenait le mystérieux acte notarié, qu'il ne saurait jamais s'il était vraiment le fils de monsieur le comte ou de ce bouseux de Jacques.

C'était bien ça le pire, finalement, mourir sans rien savoir.



Je m'appelais Taïeb

J'ai vu la silhouette d'un homme dans l'encadrement d'une fenêtre. Juste une ombre qui passait furtivement. Puis l'homme est sorti en courant, chassé par la fumée et les flammes qui dévoraient sa maison et il est tombé tête en avant devant sa porte, fauché par une rafale de mitrailleuse. Le chef nous a hurlé d'avancer et nous a fait signe de suivre avec un grand mouvement du bras. Chaque section progressait en courant dans les rues du village, tirant sur tous ceux qui tentaient de fuir, abattant sans distinction hommes, femmes et enfants. Les maisons étaient incendiées les unes après les autres, comme on aurait enfumé des terriers de renards. Et tous les habitants étaient exécutés l'un après l'autre, méthodiquement, sans le moindre état d'âme. C'était un village à la solde du pouvoir. Ces chiens de l'Est qu'il nous fallait éliminer. C'était notre mission. La mission des soldats de la libération.

On ne devient pas un combattant du jour au lendemain. Tout cela a commencé il y a longtemps maintenant. Le jour où les forces rebelles sont arrivées au village. Il y a des semaines, il y a des mois, peut-être plus encore.

Je me souviens du matin où on est venu nous chercher. C'était un jour banal. Un jour où chacun fait ce qu'il doit faire malgré la tempête qui couve et qui va forcément finir par vous atteindre. On a entendu le bruit d'une colonne de camions militaires qui arrivaient depuis la route des collines. On a tout de suite su que ce n'était pas bon signe. Chacun est resté figé un instant puis dans une panique sans espoir, tout le monde a couru se réfugier dans sa maison. En quelques secondes, les rues du village étaient désertes. Seuls les moteurs des camions qui s'approchaient couvraient le silence. On était tous recroquevillés dans nos maisons, comme si ces murs de terre séchée pouvaient nous protéger de ce qui allait s'abattre sur nous.

On a entendu les véhicules arriver sur la place du village. Les moteurs se sont tus. Des portières ont claqué puis des ordres ont été donnés que l'on entendit à peine depuis nos refuges.

Des hommes en armes sont entrés dans chaque maison en nous criant de sortir. Les femmes demandaient pitié, les hommes suppliaient, les enfants ne comprenaient pas et s'accrochaient à leur mère. En quelques minutes, tout le monde fut dehors. Nos pauvres abris ne nous avaient pas protégés bien longtemps. Aux cris et aux supplications succéda un silence plus assourdissant encore. On nous fit mettre debout, alignés les uns derrière les autres, les mains sur la tête. On était entourés par les soldats qui nous avaient arrachés à nos maisons. Alors, celui qui devait être leur chef prit la parole. Il parla de révolution, de combat pour la liberté, de la nécessité d'être tous unis pour éradiquer le mal, du devoir et de l'honneur du combat. Mais moi, je ne comprenais pas ce que tout cela voulait dire, ce que tout cela avait à faire avec la vie tranquille de notre village de paysans.

Puis il passa parmi nous et désigna du doigt tous ceux qui étaient en âge de se battre. Je vis son doigt pointé sur moi. Lorsqu'il eut fait le tour, il cria un ordre et en quelques secondes, tous ceux qui avaient été choisis furent empoignés de force et conduits vers les camions. Les femmes de nouveau se mirent à crier, les hommes à supplier. Au moment même où je montais à l'arrière d'un des véhicules, je vis un soldat pointer son arme et descendre sans sommation un homme qui suppliait et pleurait à genou devant lui. L'homme tomba au sol comme un animal fourbu. Sa femme se précipita vers lui en hurlant de désespoir. Elle fut aussitôt abattue. Alors, comprenant qu'aucune pitié ne pouvait animer ces hommes, chacun resta immobile, silencieux, priant en lui-même pour que tout cela s'arrête enfin.

Les soldats remontèrent dans les camions. Le silence fut brisé par le bruit des portières et des moteurs qui démarraient. La caravane se mit en route et entre les bâches qui flottaient à l'arrière du camion, je vis disparaître le village où j'étais né et où j'avais grandi. Je vis les habitants pétrifiés qui regardaient, sans comprendre, les camions s'éloigner dans la poussière de la piste. Bien vite, le village ne fut plus qu'un nid de guêpes accroché au flanc de la montagne. On nous arrachait de là. Définitivement. C'est ainsi que ma vie de silence et de paix allait au fil des jours basculer vers une vie de fureur et de sang.

Le soir, on était déjà bien loin de notre village. Et bien plus loin encore de notre passé. Mais cela, on ne le comprendrait que plus tard.

On nous fit descendre des camions. On nous aligna le long de la piste et on nous distribua des gourdes d'eau. Une gourde pour dix. On n'avait rien bu ni mangé depuis le matin et cette eau me sembla comme un don du ciel. On nous fit allonger au bord de la route. Je compris que c'était ainsi que nous allions passer la nuit. Des soldats nous jetèrent une couverture pour deux pour nous protéger du froid qui commençait à mordre.

Je ne savais pas ce qui m'arrivait, pourquoi j'étais ici, ni ce que nous voulaient ces hommes. Mais il ne fallait pas être bien malin pour comprendre que le mieux était de se taire et faire sans broncher ce qu'on nous demandait. Je finis par m'endormir, épuisé par une journée qui avait duré un siècle.

Le lendemain, à l'aurore, on nous fit mettre debout, à coup de pied dans les côtes pour ceux qui tardaient à reprendre leurs esprits. On remonta dans les camions et la deuxième journée fut semblable à la première. Interminable. On nous donna deux fois de l'eau et le soir, on nous distribua une petite galette d'orge. Ce fut notre seul repas avant que nous puissions dormir à nouveau sur les bancs de sable que le vent avait amassés au bord de la piste.

C'est seulement vers la fin du troisième jour que l'on arriva enfin dans une sorte de camp militaire au milieu de nulle part.

On ne savait pas alors, mais pendant des jours et des jours, notre vie allait être rythmée par le bruit des armes, les ordres hurlés par nos chefs et la prière, cinq fois par jour.

C'est là, coincés entre la fournaise du jour et le froid glacial de la nuit, qu'on a fait de nous des soldats de la libération. On nous a appris à marcher au pas, à ramper, à nous servir de nos armes, à nous mouvoir en groupe pour attaquer, à nous couvrir, à démonter et remonter nos fusils, à obéir surtout. Nos journées n'étaient faites que de cela. Marcher, courir, prier, tirer sur des sacs de sable, prier, courir, marcher et recommencer inlassablement. Ceux qui n'arrivaient pas à suivre étaient systématiquement battus et punis. Alors pour échapper aux coups et aux brimades, pour avoir droit à sa ration d'eau et de nourriture, chacun obéissait, tenait debout malgré la fatigue, malgré la peur ou grâce à elle.

C'est ainsi qu'on est devenu des soldats de la libération. On nous parlait chaque jour de cet ennemi qu'on ne voyait pas mais que bientôt nous allions avoir l'honneur de combattre. Cet ennemi des régions de l'Est que nous allions éliminer pour redonner à notre pays sa grandeur devant Dieu. Peu à peu, on a fini par comprendre qu'on avait une mission à accomplir. Une mission qui était plus grande que nous-mêmes, un devoir qui nous dépassait tous et qui valait bien plus que nos misérables vies.

Et puis un jour, on nous a réunis sur la place centrale de la caserne. Le commandant en chef lui-même nous a dit qu'on était enfin prêts, que ce qu'on allait accomplir était un honneur qui nous dépassait tous, que s'il le fallait, le sacrifice de nos vies n'était rien en regard de la grandeur de notre combat. Il nous dit que nos fils et les fils de nos fils glorifieraient nos noms et loueraient notre courage. On était devenu le bras armé de Dieu. On était devenu des soldats de la libération.

Le lendemain, on partait vers l'Est à bord de nos camions militaires. Ce qui nous attendait était pire que l'enfer.

Pendant des jours, des semaines et des mois, notre vie ne fut plus qu'une tempête de feu, de destruction et de sang. On débarquait par surprise dans une ville ou un village, le plus souvent de nuit, et notre poing s'abattait comme le poing d'un géant qui écrase tout sans pitié. On incendiait, on pillait, on rayait de la carte l'ennemi désigné. On retirait la vie comme on arrache des mauvaises herbes. Et c'est ainsi qu'on libérait notre terre de la tyrannie. Jour après jour, village après village, quartier après quartier.

Je serais incapable de dire combien de temps durèrent ces massacres. On était emportés dans ce tourbillon et rien n'avait plus de sens que tuer, détruire, aller plus loin et recommencer. On semait la mort tout le long de notre avancée vers l'Est. Notre âme avait le goût du sang. Nos cœurs étaient remplis de haine. Et on était fiers de cela, portés par un sentiment de puissance sans limites.

La terreur que l'on répandait nous précédait parfois et il arrivait que l'on débarque dans un village désert, dont tous les habitants avaient fui pour échapper à la mort. De rage, nous brûlions tout. Les maisons, les stocks de récoltes. Et nous abattions les animaux que les paysans n'avaient pu emporter. Nous détruisions à la grenade les systèmes d'irrigation. Nous faisons de chaque village un tas de ruines et de cendres.

Nous ne rencontrons que peu de résistance. Quelques poches çà et là de soldats mal équipés qui ne tenaient pas longtemps. Parfois, les sections d'assaut nous précédaient et nettoyaient le terrain pour faciliter notre inexorable progression. C'était à se demander si cet ennemi dont on nous avait tant parlé était si terrible que ça.

Un soir, le commandant de la section nous annonça que nous n'étions plus qu'à quelques jours de route de la capitale. La victoire définitive était proche et assurée. Il était affirmatif sur tous ces points. Je ne sais pas si c'est la perspective d'un dénouement imminent mais le soir en m'endormant, je me suis mis à penser à ma famille. C'était la première fois que je repensais à eux depuis notre engagement au combat. Mais curieusement, je n'arrivais pas à me souvenir des visages. J'entendais clairement leurs voix. Leurs visages demeuraient dans le flou. Cela me rendit un peu triste un instant mais bien vite le sommeil m'emporta.

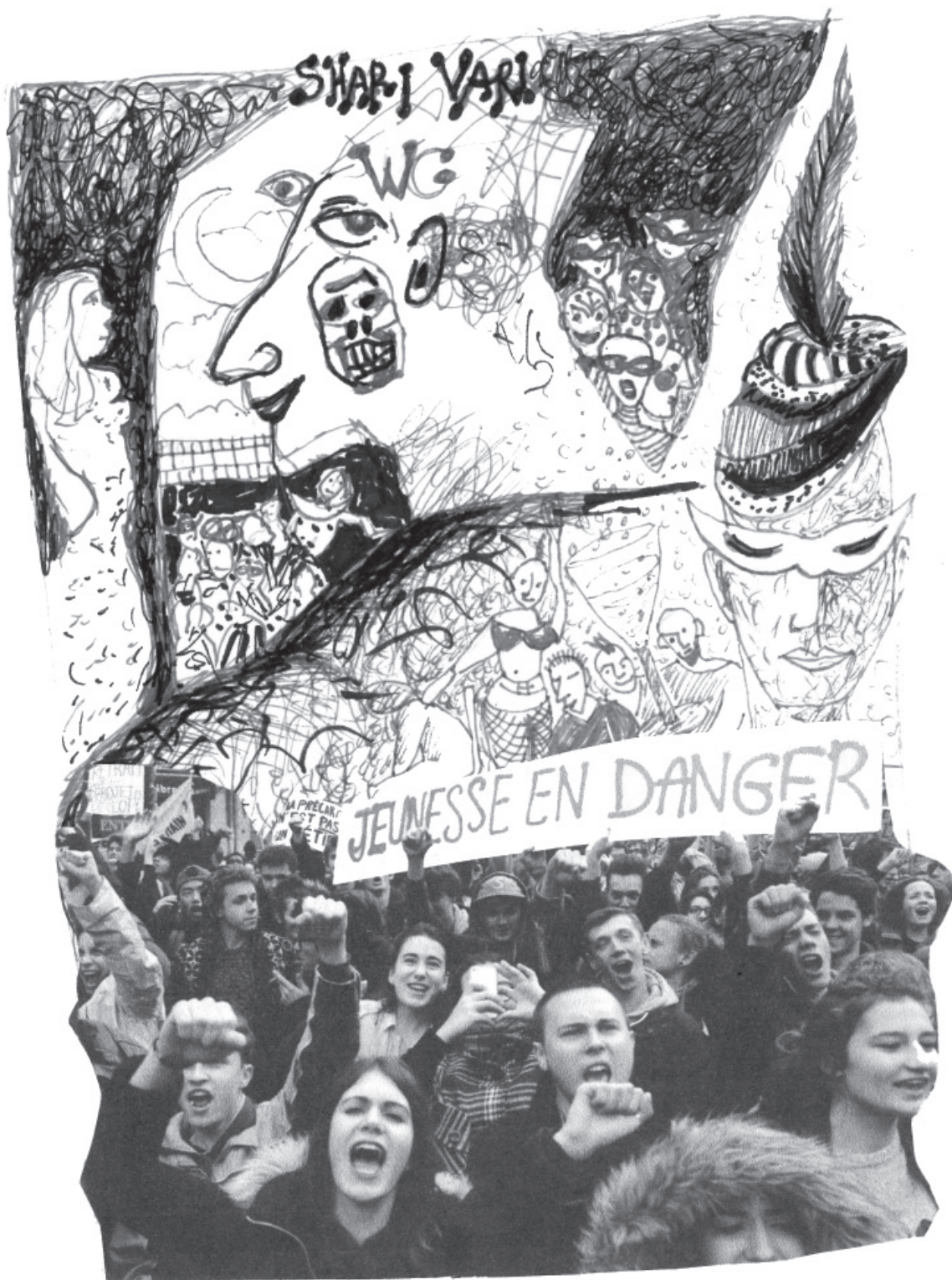
C'est le lendemain matin que notre destin s'est retourné. Cette fois, c'est nous qui avons été surpris en pleine nuit dans le village abandonné qui nous servait de camp de base. Notre résistance fut de si courte durée et la frappe de nos ennemis si rapide qu'il a suffi d'un souffle pour nous neutraliser.

Et maintenant, je suis à genou sur le sable, les mains sur la nuque. Je regarde par terre. J'entends une détonation, puis le bruit d'un corps qui s'affale.

Et tout ce vacarme qui envahit ma tête. Tout le bruit de ces semaines écoulées qui me submerge. J'entends les cris des hommes et des femmes qui courent en tous sens, leurs hurlements et leurs supplications, les pleurs de tous ces corps allongés sur la terre. Le tonnerre des armes à feu gronde sous mon crâne et mes tempes cognent comme un marteau de forge. Il n'y a plus que ça dans ma tête. Ce brouhaha assourdissant qui tape et tape et tape encore sans que ça ne s'arrête jamais. Une deuxième détonation retentit et encore ce bruit sourd d'un corps qui tombe au sol. Je ne revois même plus une image de toute cette violence. Seulement ce fracas qui prend toute la place comme une punition divine qui vient me châtier. Les coups de feu, les cris, les cris et les coups de feu. C'est comme une explosion qui ne cesse jamais. Le claquement des armes, une foudre impitoyable qui ne veut pas se taire. Troisième détonation, troisième corps qui s'écroule au sol. Et toujours ce grondement incessant dans mon crâne. Les hurlements des chefs de guerre, le bruit des blindés, le souffle étouffant des flammes et le craquement des toitures qui s'effondrent au milieu de l'enfer. Mon cerveau n'est plus qu'une tempête dévastatrice, un ouragan de tambours qui frappent à l'intérieur de ma tête. Jusqu'à la nausée.

Je sens le métal d'un canon de revolver posé sur ma nuque. Bientôt, retentira une quatrième détonation. Mon corps en s'affalant fera ce même bruit sourd, et la terre boira mon sang.

Je m'appelais Taïeb. J'avais douze ans. J'étais un soldat de la libération.



Cadence macabre

Il est un peu plus de deux heures après minuit quand Gildas peut fermer la porte du Shari Vari, après que les derniers clients ont enfin fini leur consommation et quitté les lieux avec une démarche qui danse encore un peu.

Le travail, pourtant, est loin d'être terminé : il faut maintenant tout nettoyer, afin de gagner du temps sur l'ouverture du lendemain. Le patron a déjà été tenté plus d'une fois par le dieu Procrastination, et l'a toujours amèrement regretté : les dégâts de la veille font figure de paysage post-apocalyptique quand on leur a laissé une nuit entière pour prendre possession des lieux.

Alors l'homme à l'allure un peu grisonnante soupire un bon coup, prend le balai et descend les marches inégales qui mènent au sous-sol de son bar. Toujours commencer par le fond mais aussi par le plus dur, afin de tenir jusqu'au bout. Selon les soirées, la salle du dessous peut varier entre les écuries d'Augias et la chambre d'un bébé particulièrement capricieux ; rarement mieux. À l'abri des regards du monde d'en haut, les clients ont tendance à se laisser aller à des pratiques qui doivent parfois relever du sabbat, plus ou moins : tables renversées, verres brisés çà et là, même les murs peuvent trinquer ; ils gardent alors les stigmates de soirées particulièrement arrosées, dans tous les sens du terme. Venir à bout de cette première épreuve, c'est déjà s'assurer une certaine sérénité pour la suite des réjouissances.

Ce jour-là, le Shari Vari a organisé une de ses fameuses soirées « électro gothiques » : véritable institution parmi certains groupes étudiants de la ville, le bar accueille alors le gratin percé d'acier, maquillé de noir de la jeunesse désabusée. La salle naturellement tamisée du rez-de-chaussée devient très vite le théâtre d'un drôle de carnaval : les tenues, pourtant toutes noires ou presque, rivalisent d'ingéniosité entre la chemise à jabot, le frou-frou des robes corsetées et les mélanges des genres, des siècles ou des caprices du moment. Parfois, une demoiselle tente le rouge agressif et traverse la petite salle un peu humide avec des airs de princesse sacrifiée. Ce soir, il en est certain, Gildas a même aperçu une étudiante vêtue de blanc, petit fantôme mutin au milieu de ces pantins maléfiques. Un habitué du bar l'avait accostée, amusé par cette tenue audacieuse. Il lui avait demandé, tout en lui offrant un verre, si elle était une *Gothic Angel*. La fée blanche s'était contentée de sourire et de répondre qu'elle avait mis cette robe simplement parce qu'elle la trouvait jolie. C'était absolument irréel et divin.

Elle n'était pas restée longtemps. Dommage.

La salle du dessous tient encore une fois ses promesses : les vestiges épars témoignent d'une fin de soirée visiblement réussie. Tessons de bouteilles à demi brisées, mégots divers et variés ; il avait pourtant placardé des affiches rappelant l'interdiction de fumer ; même le mur semble saigner après avoir reçu un verre de vin sur son flanc gauche. Les murs ont-ils un flanc ? Pourquoi pas ? Ce lieu est si étrange au milieu de la nuit que cela pourrait presque être naturel. Gildas s'arrête un instant et contemple ce capharnaüm, avec le sourire d'un parent indulgent envers les bêtises de ses enfants : au moins, ceux-là ne sacrifient aucun être vivant dans le sous-sol de son bar. Ils se contentent de s'amuser, à leur manière un peu étrange mais la plupart du temps innocente derrière le noir de leurs yeux.

Après avoir ramassé les débris de la salle, le patron passe aux toilettes : là encore, c'est un lieu qui peut être problématique lorsqu'on est investi d'une mission sanitaire. Gildas se souvient de sa première soirée étudiante, quinze ans auparavant ; il s'était retrouvé nez-à-nez avec un préservatif usagé, jeté négligemment à dix centimètres de la poubelle. Il l'avait toisé là, pendant cinq longues minutes, les yeux fixés sur le latex fripé, en se demandant bien comment il allait l'expulser des lieux. Il avait finalement pris un tisonnier qui traînait là et avait embroché l'intrus tant bien que mal, avant de le jeter dans la rue. Il avait failli vomir mais s'était abstenu, dans la mesure où c'était toujours lui qui nettoyait après.

Aujourd'hui, le baptême du feu est passé depuis longtemps : regardant à peine ses mains accomplir la tâche, il

se contente d'attraper en une large poignée les trois vestiges caoutchouteux qui parsèment le sol carrelé et de les jeter ensemble dans la petite corbeille, avant d'attraper le sac en plastique et de le refermer d'un geste assuré pour ne plus voir les souillures de la soirée.

En refermant la porte du cabinet, parmi les petits mots griffonnés de part et d'autre du bois fatigué, Gildas remarque une nouvelle inscription, glissée entre un numéro de téléphone agrémenté d'un subtil « je suce » et l'invitation à pratiquer le coït avec sa génitrice formulée de manière peu cavalière à un certain Théo :

« *Ne cherchez plus mon cœur ; les bêtes l'ont mangé.* »

Cela le fait doucement sourire : avoir une citation de Monsieur Charles Baudelaire sur la porte des toilettes, ce n'est pas donné au premier bar venu !

Chargé de deux sacs lourds des détritiques des bas-fonds, le patron se sent l'âme d'une mule lorsqu'il remonte enfin à la surface. Le plus gros du travail est fait, ne lui reste que la partie la moins désagréable de son labeur quotidien. Il rallume sa platine vinyle et met un disque d'*A Number of Names*. Si les étudiants étaient encore là, ils fronceraient sûrement le nez devant un son aussi plébéien ; pourtant lui, c'est la musique qu'il aime. Les enceintes souffrent un peu sous les basses de l'air « *Shari Vari* ». Il sifflote à contretemps sur le rythme, en se rappelant avec tendresse que c'est le titre de cette chanson qui lui a donné l'idée du nom de son bar, il y a de cela fort longtemps. L'ancien propriétaire l'avait alors mis en garde, contre l'effet de lassitude suivant une idée passionnelle, contre un nom en décalage avec l'ambiance qu'il voulait donner à l'endroit, et contre la clientèle qui ne serait pas forcément attirée par un titre aux étonnantes sonorités carnavalesques. Pourtant, aujourd'hui encore, Gildas assume son choix d'alors : c'est son étrangeté à lui d'avoir associé dans un cortège macabre le gothique et le burlesque. Chaque jeudi, ses soirées étudiantes sont parmi les plus marquantes de la ville : le noir y est clinquant, presque vif, en contraste avec les visages pâlis à la poudre ou à la came. Les musiques s'enchaînent dans une ambiance à la fois révoltée et mélancolique : *Lebanon Hanover*, *She Past Away* ou encore *Siouxsie and the Banshees* font bouger ce public fantomatique dans une cadence mécanique, presque déshumanisée. Les corps se fracassent contre les sons désarticulés comme des marionnettes envoûtées par un rituel qui leur échappe. On entend parfois une chanson de *Rammstein* ou *The Cure*, mais c'est plus rare : son bar s'est fait petit à petit un public d'esthètes, peu enclin à la musique trop populaire ou commerciale. La facilité musicale n'y a pas sa place, ici on vient pour découvrir des artistes en marge avec ce qui se fait de plus accessible dans les chansons d'hier ou d'aujourd'hui. Si les néophytes n'aiment pas cette ambiance, qu'ils aillent écouter la radio au PMU d'à côté.

Et pourtant, malgré leur élitisme décalé et leur snobisme un peu naïf, il les aime, ces drôles d'étudiants à la posture sauvage, trop grave pour la jeunesse de leur visage. Qui aurait pensé trouver aujourd'hui un public de dix-huit ou vingt ans recherchant dans une absolue nécessité des musiques d'au moins deux fois leur âge ? Qui peut se vanter de côtoyer, parmi ces fameux « jeunes d'aujourd'hui » que toute la société de plus de quarante ans dénigre, des âmes juvéniles se pâmant devant Dave Gahan ou gravant du Baudelaire dans les toilettes ? Cette génération, que l'on critique dès les premières mauvaises dictées ; qui n'a aucun droit à l'erreur car même dans la réussite du baccalauréat, du permis de conduire, du premier boulot étudiant... elle est rabaisée car « oui mais aujourd'hui ça ne vaut plus rien », « oui mais ce sont vos parents qui l'ont payé », « oui mais n'importe qui peut le faire », « oui mais », « oui mais »... Cette génération-là se construit, pas à pas, gravats sur gravats. N'est-ce pas logique, au fond, de la voir danser sur des tombes au son de macabres ritournelles comme pour se venger d'une vie qui ne lui fait pas de cadeau, et certainement pas celui de songer une seconde qu'elle vaut peut-être quelque chose ?

Ces étudiants, Gildas les admire un peu. Étant lui-même issu de la génération d'avant, celle qui a tout eu et tout... gâché, il a parfois douloureusement conscience de ne pas avoir laissé un monde à la hauteur de ses successeurs. Lorsqu'il les voit, drapés dans une violence mal contenue, l'œil noir, prêts à en découdre, il se sent un peu coupable. Pas totalement non plus, il sait bien qu'il n'est pas leur père, qu'il n'a pas personnellement favorisé leur hargne légitime contre un système qui ne les aime pas beaucoup. Cependant, il ne peut empêcher cette petite gêne d'irriter un coin de son cœur quand un étudiant présente sa carte bleue tout en sachant que le patron la refusera (il a installé une pancarte derrière le bar « boîtier CB en panne », pour justifier le fait qu'il n'a tout simplement ni l'envie ni toujours les moyens de payer les frais d'un tel appareil) et que cela lui donnera le droit d'avoir une ardoise « juste pour cette fois ». Que peut-il faire d'autre dans ces moments-là ? Vomir sa consommation non payée ? Ne plus revenir dans ce lieu alors que c'est à peu près son seul plaisir ? Alors le patron

joue le jeu et fait semblant d'y croire, à cette histoire du jeune étourdi qui n'a pas d'argent liquide sur lui. C'est sa manière à lui de se faire pardonner pour le monde ingrat qu'il leur laisse.

Le coup de balai au rez-de-chaussée a beau être rapide, il est assez souvent l'occasion de se transformer en une véritable chasse au trésor : quelques briquets, des boutons de vêtements, des pièces (de moins en moins) ; une montre à gousset de chez Wish lui rappelle que tout n'est qu'apparence en ce bas monde. La plume noire appartenait-elle à la jeune fille au corbeau ? Un instant, elle lui avait rappelé une autre demoiselle, lors d'une autre soirée : l'étudiante paraissait alors si jeune qu'il avait hésité à lui demander sa carte d'identité ; puis, comme elle n'avait pas commandé d'alcool, il lui avait fichu la paix et avait fini par l'oublier. Seulement, d'autres l'avaient vue aussi, et lui avaient offert quelques verres. Il se souvient : c'était une soirée à l'ambiance assez curieuse, pendant laquelle était arrivé un groupe de quatre ou cinq jeunes hommes masqués. C'étaient eux qui avaient pris la jeune fille pour cible, alternant les discussions et les verres à un rythme de plus en plus soutenu. La demoiselle, étourdie, avait fini par s'appuyer contre le mur du fond de la salle ; l'alcool, la musique un peu forte, l'humidité ambiante, ces formes sans visage qui dansaient autour d'elle, tout cela avait fini par la plonger dans une sorte de torpeur à laquelle elle ne s'était pas préparée. C'est alors qu'ils avaient voulu s'en prendre à elle : les masques un peu naïfs avaient pris vie et étaient devenus loup, porc, bélier. Les étudiants - qui n'en étaient peut-être pas - se sont faits assaillants, prêts à bondir sur leur proie. C'est alors que Gildas était intervenu : attrapant par le collet cette animalité humaine sur le point de devenir monstrueuse, il les avait à demi-assommés de son poing puissant et éjectés de la scène, manu militari. La suite, il ne se la rappelle plus vraiment : la jeune fille avait simplement refusé d'appeler la police, disant qu'elle ne voulait pas créer de souci au bar. Elle avait pris un verre d'eau, puis avait été raccompagnée chez elle par une habituée de confiance.

Elle n'est plus jamais revenue.

Parfois, au gré de ses rêveries vagabondes suscitées par le balayage monotone, Gildas repense à ce soir-là, avec le sentiment amer qu'au-delà de l'agression, une injustice très forte a été vécue ici : lui seul avait eu la présence d'esprit de la secourir. S'il avait été ailleurs, au sous-sol, dehors en train de fumer, que se serait-il passé ? Jusqu'où aurait-on laissé faire ? De plus, il a conscience que les agresseurs sont sûrement revenus dans son bar depuis, peut-être même étaient-ce des habitués qu'il n'a pas reconnus sous leur masque grotesque. Pourquoi eux reviennent-ils et pas elle ? Pourquoi est-ce à la victime de se sentir obligée de s'exclure ? Dans ce petit univers à la fois criard et mélancolique, Gildas regrette parfois que les êtres les plus fragiles ne soient pas toujours en sécurité chez lui. Il fait pourtant de son mieux : il lui arrive même d'être prêt à intervenir dans des situations qui ne demandent nullement son aide, mais il ne peut s'empêcher de surveiller du coin de l'œil ces filles fortes qui savent très bien, seules, remettre à leur place les goujats, ces garçons frêles qui tiennent malgré tout sur leurs jambes après avoir ingurgité bien trop de verres, pourrait-on croire. Il se sent responsable d'eux, au fond ; pas tout à fait comme un père, mais plutôt comme un frère aîné, le chef d'une meute qui se prendrait trop au sérieux.

Alors il y songe, parfois, à ceux qui ne sont pas entrés dans la danse ou qui y ont perdu des plumes. Il y songe et il les regrette, coupable de ne pas avoir su les protéger de son monde intérieur et de ses frasques. Les corbeaux ont ceci d'étrange que, malgré la majesté de leur plumage, ils retrouvent quelquefois leur instinct de grossiers charognards.

En finissant de balayer, le patron tombe sur un billet de vingt euros. Il sourit, ne se baisse pas : celui-là, il le laisse au jeune voisin qui vient l'aider à préparer son bar, chaque jour avant son ouverture. C'est en quelque sorte sa manière à lui de se sentir moins responsable d'un monde qui ne tourne pas tout à fait rond.

Il remet les dernières chaises en place, devant le comptoir, vérifie qu'il a bien fermé la caisse, éteint la musique ; son regard de suie balaie la pièce, à l'affût du moindre détail qui lui aurait échappé, puis l'homme éteint la lumière orangée et referme la lourde porte de bois derrière lui.

Dans une odeur persistante de bougie et de sueur, les basses fatiguées crépitent encore un peu du son qu'elles ont versé en offrande aux danseurs pendant toute la soirée. Des clameurs spectrales résonnent pour les ombres qui n'ont pas eu le cœur de quitter la minuscule piste de danse et volent, tournent au rythme des anciennes musiques qui se sont tues.

Les meubles au verni à demi gratté par le temps, eux, attendent patiemment l'heure des prochaines festivités.



Sonate en noir et blanc

Un jour d'octobre gris et froid.

Avec un peu de retard, Thomas vient prendre un poste de surveillant dans un institut pour jeunes sourds et malentendants.

Un mariage mal assorti se terminant par un divorce éprouvant ; des parents partis trop tôt pour un monde que l'on dit meilleur ; une cruelle absence d'enfant et des problèmes de santé ont chassé Thomas de la métropole trépidante, grouillante et bruyante !

Le cœur lourd et l'humeur chagrine, le voilà dans un bourg assoupi, perdu dans une campagne de la France profonde, à l'orée d'une forêt aux ombres mystérieuses. Paysage à l'image de son état d'âme !

Le directeur de l'institut a mis à sa disposition un petit appartement administratif dans lequel il a entassé, dans un désordre non artistique, les cartons contenant les vestiges rescapés de son passé.

Thomas, citoyen exilé, désirait un changement radical ; alors, pourquoi ne pas devenir pensionnaire dans un internat pour enfants sourds, loin de tout ?

Ému, il quitte son capharnaüm. À pas mesurés, il se dirige vers un challenge inconnu, ce qu'il espère être une nouvelle vie...

– Bonjour, Monsieur le Directeur. Je suis Thomas D.

– Bienvenue Thomas. Êtes-vous bien installé ?

– Très bien. Merci.

– Je vous fais visiter notre institut, désert en ce mercredi après-midi car les collégiens font leur randonnée hebdomadaire. Notre établissement comprend quatre étages, un réfectoire, une bibliothèque, des ...

Leurs pas résonnent sur les dalles inégales de la vieille bâtisse... Thomas doit faire un réel effort d'attention pour bien saisir les propos débités, d'une voix monocorde, par le directeur.

L'atmosphère est oppressante pour le visiteur. Idées ambiguës et sentiments confus se bousculent en lui. Il frissonne en longeant les murs de pierre noire dont les aspérités accrochent une lumière blafarde.

– Attends de rencontrer les élèves, se dit-il, pour calmer ses appréhensions.

Le lendemain matin, avec une fausse assurance, il se dirige vers le réfectoire et se place près des portes-fenêtres qui donnent sur la forêt. Soudain, il entend un boucan déconcertant qui s'amplifie, au fur et à mesure que les élèves arrivent. Ils entrent dans un vacarme indéfinissable mais particulièrement agressif : cartables lourdement jetés à terre, pieds de chaises qui raclent le carrelage, concert de cuillers qui cognent les bols... Il est stupéfait ! Ses nouveaux collègues s'amusent de son étonnement.

– Le monde des déficients auditifs n'est pas le monde du silence, lui explique l'un d'entre eux, de la même voix atone et basse que celle du directeur.

Thomas comprend alors que certains enseignants sont, sans doute, eux aussi malentendants. Mais par discrétion, il ne pose pas la question.

La journée se déroule dans une variété de bruits surprenants, allant du tapage des repas au tumulte studieux de l'étude.

Au fil des jours, Thomas s'habitue au tohu-bohu composé de cliquetis, de grincements, de claquements, de grondements et de roulements divers et variés... Un étonnant charivari sonore !

Un hiver précoce et rigoureux rend très tôt les sorties impossibles. La campagne balayée par des bises glaciales, recouverte par une lumineuse neige givrée, est belle mais dangereuse ! Désormais, les élèves sont confinés ! Il faut donc meubler le mercredi et le samedi après-midi en leur offrant des occupations répondant le mieux possible aux goûts et aux intérêts de chacun. Comme les années précédentes, différents ateliers sont proposés : gymnastique, dessin, bricolage, cuisine... par les enseignants volontaires. Thomas, invité à participer à la réunion, prend la parole et annonce : « MUSIQUE » ! Tous les participants restent bouche bée !

– Faire de la musique ? Ici ?

Mais le directeur, sans interrogation et sans hésitation, quasi complice, donne son accord.

Pour autant, les collègues de Thomas, incrédules, sont curieux de découvrir comment des ados malentendants peuvent devenir musiciens !

Thomas a trouvé la clé ! Il oublie tous ses problèmes personnels et s'investit pleinement dans son projet, plutôt risqué !

Le lieu retenu, c'est la grande salle de réception, avec sa petite estrade utilisée, au mois de juin, pour la remise annuelle des prix, qui est transformée en « Opéra-Théâtre » par Thomas et ses futurs interprètes, plus nombreux que prévu, apportant ainsi un cuisant démenti aux sceptiques !

Thomas, en maître d'atelier, a obtenu un budget, modeste certes, mais qui lui permet de construire un décor et des costumes. Ainsi, sous les ordres du futur chef d'orchestre, tous, avec une ardeur communicative, peignent en noir profond les murs entourant l'estrade et le plancher de celle-ci. Ensuite, ils composent les costumes : chaussons, bonnets et gants noirs ; pantalons et tee-shirts blancs. Sur les tee-shirts, en tenant compte de la taille des acteurs-musiciens, ils dessinent, avec un ruban noir les cinq lignes d'une portée. Ils vont avoir des airs de Pierrot et Colombine ! Car la clé de Thomas, c'est de jouer une partition musicale à la façon du mime Marceau, en adaptant le langage des signes aux notes de musique.

Seul, au milieu de ses cartons toujours fermés, face à une antique psyché, déballée pour l'occasion, Thomas s'est entraîné à traduire les rondes, les noires, les croches, doubles et triples, sans oublier les soupirs et les silences ; tout en respectant les clés de sol et de fa pour la main droite ou la main gauche.

Vraiment pas facile !

Mais après des heures d'efforts, il sait que c'est possible et qu'il peut le transmettre à ses disciples volontaires et enthousiastes !

Ensuite, il a eu un dernier obstacle à franchir dans le secret de son antre poussiéreux : choisir le morceau à interpréter.

Il a tout d'abord fouillé dans quelques-uns de ses cartons pour en extraire un lecteur de cassettes, plusieurs cassettes et de vieilles partitions jaunies. Son reflet dans la psyché lui impose le thème ; tant le compositeur que la composition doivent être le miroir symbolique des interprètes ! Il ne tergiverse pas longtemps : le musicien, ce sera Beethoven, le génie romantique et rebelle jamais vaincu par la surdité. L'œuvre, ce sera sa douloureuse mais somptueuse sonate pour piano dite « La Sonate au clair de lune », pièce qu'il a composée en pleine crise morale alors qu'il prend conscience de sa surdité. Quant au pianiste, il retrouve presque miraculeusement (un signe ?) l'interprétation magique de Daniel Barenboim. En mimant la partition, il écoute encore, encore et encore le jeu du célèbre pianiste. Il utilisera l'enregistrement et transmettra ses gestes aux enfants. Il imagine la scène en clair-obscur. Véritable tableau féérique !

La peinture est sèche, les costumes sont seyants et soigneusement rangés, Thomas est fin prêt ! Sur le côté, le lecteur de cassettes qui contient l'enregistrement pianistique. Mais malgré les rêves optimistes du maître d'œuvre, les répétitions sont d'abord balbutiantes voire un peu décevantes... La sonate ne dure qu'une quinzaine de minutes, pourtant la mise en place de chaque minute s'avère plus difficile que prévu.

Avec patience, chaque mesure de la partition est minutieusement stylisée. Avec une créativité magistrale, Thomas invente des solutions à tous les problèmes rencontrés.

– Comment faire pour que tous les interprètes forment, sans s'entendre, un ensemble homogène ?

Ils doivent se déchausser et, en chaussettes, frapper les lattes du parquet de l'estrade en suivant le tempo donné ; les vibrations, transmettant le rythme, font que tous sont ainsi à l'unisson.

Mais que les efforts sont lents et longs ! Les semaines passent alternant espoirs et découragements. Les beaux

jours arrivent mais pas de randonnées, personne n'envisage d'interrompre la création musicale ! Pourtant, les autres ateliers ont eu l'occasion de présenter leurs travaux : tableaux de feuilles séchées, aquarelles ou gravures ; il y eut même des crêpes pour la chandeleur ! Les familles ont apprécié, les enfants ont été félicités et les enseignants remerciés !

– Alors ce fameux concert, c'est pour quand ? murmure-t-on dans les couloirs de l'institut.

21 juin ! Fête de la musique ! C'est le jour tant attendu et tant redouté ! Thomas et ses interprètes ont le trac. Tous les cœurs battent la chamade ! Ils regardent, tremblant, les familles entrer, se saluer, s'asseoir et remplir la grande salle de réception. Une cacophonie de bruits hétéroclites et de voix discordantes s'élève, s'étale et s'écrase au plafond...

Thomas frappe les trois coups.

La salle est plongée dans l'obscurité. Le silence s'installe. Tombant d'une lune artificielle, un pâle rayon de lumière éclaire la scène. Fantomatiques, vêtus de blanc et de noir, les enfants entrent. Les premières notes du piano s'envolent doucement. La troupe est immobile, seules les mains gantées des interprètes se mettent en mouvement, lentement, délicatement, dans une harmonie soyeuse et silencieuse, elles dessinent la musique de Beethoven. Sombres harmonies, joyeuse mélodie et lugubres arpèges apparaissent en ombres chinoises.

Dernier soupir. Dernière demi-pause de la sonate.

Silence sur la scène.

Silence dans la salle.

L'assistance semble hypnotisée, fascinée.

Les parents sont bouleversés ! Les enseignants sont subjugués ! Tous demeurent pétrifiés par l'émotion durant quelques secondes.

Thomas n'ose pas se retourner. Mais les sourires des enfants le rassurent. Il regarde la salle éclairée et découvre une mer de gants et de mouffes multicolores qui s'agitent au-dessus des têtes pour applaudir en langage des signes.

L'atelier musique a présenté et réussi un spectacle inattendu.

Grâce à l'amicale confiance du directeur, Thomas, homme désespéré, pianiste aux mains percluses de rhumatismes, a joué, magiquement, une sonate de Beethoven avec des enfants sourds ! Il a commencé l'année scolaire dans un charivari incommensurable, mais il n'a pas chaviré. Il peut défaire ses paquets et se poser. Il a retrouvé dans sa vie ordre et sérénité. Son projet était audacieux ! Presque pascalien !

Mais, pari risqué ! Pari gagné !

Nos partenaires

Ramsay
Éditions



Oceania
CLERMONT-FERRAND



LIBRAIRIE
LES VOLCANS
SCOP

Crédit Mutuel
Enseignant
www.cma.creditmutuel.fr
N° Indigo 0 825 33 30 30
L&A P&C

PRESSES
DE LA CITÉ

LE SEMEUR
HEBDO

2021 : vingt-quatrième édition du concours de nouvelles de l'académie de Clermont-Ferrand, ouvert à tous les personnels de l'Éducation nationale en Auvergne. Parmi les très nombreux textes reçus, le comité de lecture a retenu, les huit nouvelles qui composent ce recueil.

www.ac@clermont.fr